

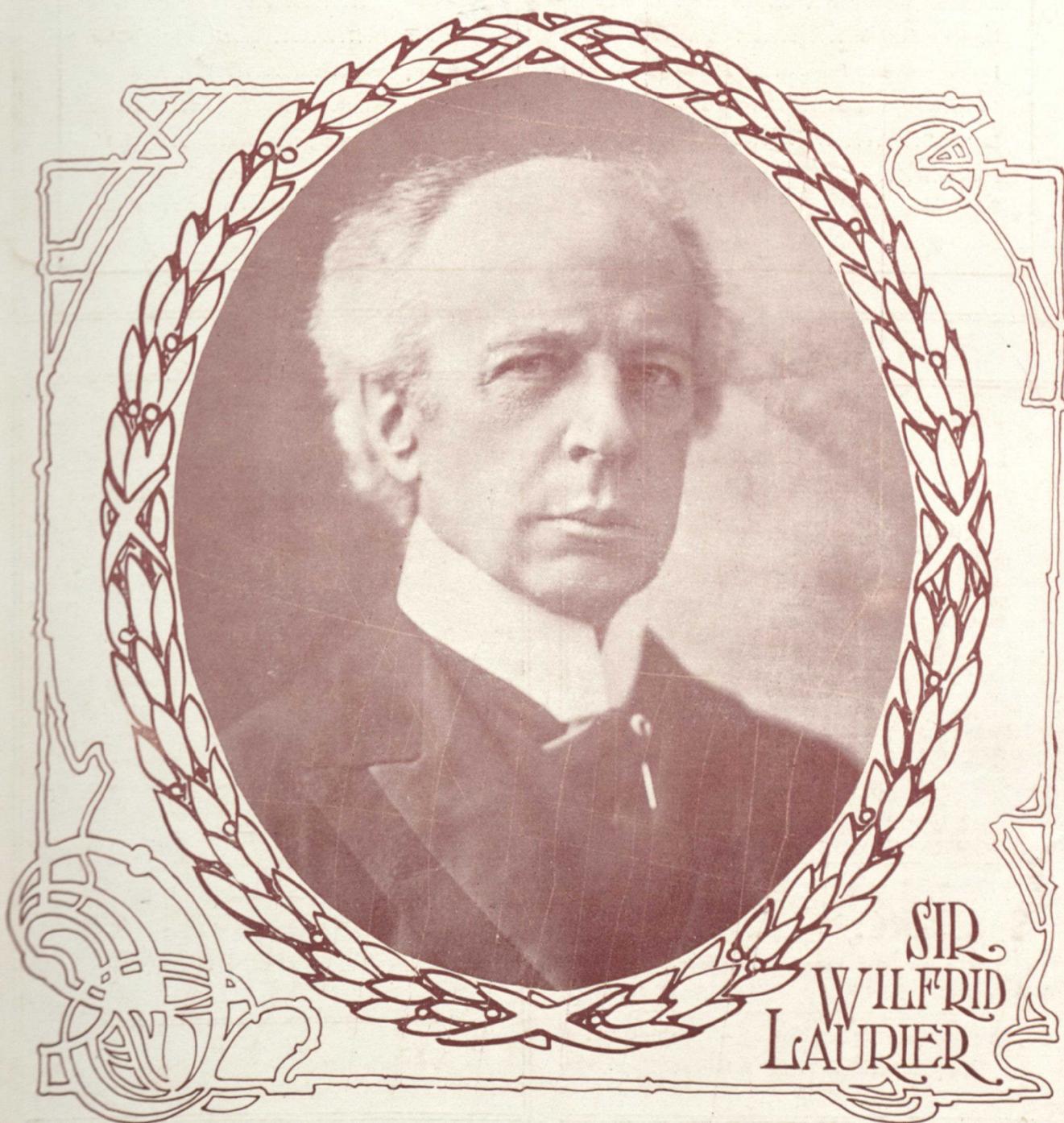
La Vie Canadienne

QUEBEC
5 Septembre 1918

REVUE HEBDOMADAIRE

TOME I
No 9

RELIGION—POLITIQUE—SCIENCES—ARTS



SIR
WILFRID
LAURIER

LA VIE CANADIENNE

LA VIE CANADIENNE est publiée à Québec et imprimée aux ateliers de la Cie de l'Événement,
30, rue de la Fabrique ; nom de l'éditeur : J.-E. Barnard.

SOMMAIRE

| | | | |
|---------------------------------------|-----------------------|------------------------------------|-------------------|
| En passant..... | Divers | Les enfants..... | Jean Lander |
| Le monument Hébert..... | J.-A. Lander | A la gloire du Sol..... | Alphonse Désilets |
| De notre destinée..... | J.-A. Lander | L'appel de la Terre..... | Jean Sainte-Foy |
| Les marsoitins au feu..... | L'abbé Marcel Souris | Une semaine de guerre..... | A. Gobeil |
| La semaine liturgique..... | L'abbé J.-A. D'Amours | Les faits de la semaine..... | Joinville |
| Le "Ber"..... | François Veillot | Carnet de la langue française..... | J. N. |
| Nicolas II..... | Gabriel Hanotaux | Pendant la bataille..... | Victor Giraud |
| Suceptibilité trop significative..... | S. D. | Un coup droit..... | H. Sommerville |

"L'ÉVÉNEMENT"

Fondé en 1867

Quotidien et Hebdomadaire

L'Événement a célébré le 17 mai 1917 le cinquantième anniversaire de sa fondation.

L'Événement est le doyen des journaux français du Canada.

La position de l'Événement sur le rocher de Québec est plus solide que celle de n'importe quel autre journal local. Sa circulation augmente constamment. Ses annonces prennent de la valeur de jour en jour.

Mais c'est surtout par la qualité de sa clientèle que se distingue l'Événement. Au point de vue social, au point de vue des affaires, au point de vue des idées, nos annonceurs n'auront jamais qu'à se féliciter d'avoir lié connaissance avec nos fidèles lecteurs.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE

Impressions et Reliure de 1ère classe

Spécialité: FACTUMS OUVRAGES DE LUXE

Notre matériel et nos presses sont les plus modernes.

DEMANDEZ NOS PRIX TÉLÉPHONE 860

30, de la Fabrique, - - Québec.

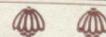
TELEPHONE Administration 860
" Rédaction - 959-7185

**NON
RUSTABLE**
D & A
CORSET

Ce n'est plus un secret pour personne que les dames les mieux habillées ont pris l'habitude de se corseter avec le "D & A" et, c'est grâce à ce plus parfait des corsets qu'elles sont devenues élégantes même dans leurs toilettes les plus simples.

Demandez-le à votre corsetière.

L'air fait beaucoup la chanson,
Le corset fait beaucoup la femme.



La Vie Canadienne

REVUE HEBDOMADAIRE

TOME I

QUEBEC, 5 SEPTEMBRE 1918

No 9



EN PASSANT



A quoi pense-t-il ?

QU'ADVIENT-IL de Herbert C. Asquith, ancien premier ministre d'Angleterre, demande un chroniqueur anglais, qui s'empresse de répondre à cette intéressante question. Il joue au *golf*, chaque matin; consacre des heures à la lecture; et, le soir venu, se laisse accaparer par quelques-uns de ses innombrables amis. On dit que c'est le plus agréable causeur de son temps.

Mais si un politicien plus entreprenant que les autres veut absolument entraîner le vieux chef sur la question de l'organisation électorale, Asquith a bientôt fait de le réduire au silence, à l'étonnement, puis à la confusion, en l'amenant à parler de l'architecture sous le règne des rois Georges ou des débats littéraires du siècle de la reine Anne. La victime d'un incident de ce genre n'est jamais très pressée de recommencer l'aventure.

Les plus intimes amis du chef libéral aiment à dire qu'il compte sur le temps pour amener, plus sûrement que par l'effort, le succès de son parti. Ils ajoutent que le rival de Lloyd George est plus sagace que ses critiques et qu'il se moque de leurs stériles travaux. Chose certaine, c'est que la sérénité de cet homme d'Etat dénote que sa conscience est satisfaite.

Cette étrange attitude d'un politicien commence à me donner à penser qu'il y a, dans ce monde anglais dont on dit tant de mal, des hommes capables de sacrifier leur ambition personnelle à la cause de la patrie, lorsque des circonstances critiques commandent qu'on n'embarrasse point indument un gouvernement de guerre.

M. M.

Après l'amnistie

J'AI été fort impressionné, l'autre semaine par le spectacle de groupes de conscrits marchant à la caserne à la suite de leur curé. J'ai remarqué que tous les conscrits montaient aux quartiers militaires par groupes; mais les groupes guidés par un prêtre étaient de contingents beaucoup plus forts que les autres. Et j'ai pensé que si tous les curés avaient pu accompagner les jeunes gens de leurs pa-

roisses dans cet Odyssée difficile, il ne resterait plus d'insoumis dans nos campagnes que les mauvais sujets notoires, qui ne croient ni à Dieu ni à diable et que tout le monde voudrait bien voir coffrer le plus vite possible.

Je sais bien, cependant, qu'il n'est pas toujours possible à un curé de laisser ses paroissiens pour un temps indéterminé; c'est dire que je ne critique aucunement ceux qui n'ont pas suivi l'exemple donné par quelques-uns de leurs collègues. Il n'en est pas moins regrettable que tous les réfractaires jusqu'ici à la loi du service militaire n'aient pas eu l'avantage de profiter du réconfort moral et de l'aide matériel que la présence du prêtre auraient pu, à eux aussi, leur apporter, dans une épreuve qui leur paraît si dure. Et s'il y avait lieu d'attendre une nouvelle amnistie, j'exprime l'expoir qu'un nombre considérable de curés s'intéressent ainsi charitablement et pratiquement au sort des conscrits !

Mais, justement, ne serait-il pas possible de déterminer le gouvernement à se montrer encore généreux à l'égard de pauvres insoumis, plus ignorants que coupables, en promettant d'aider ainsi au succès d'une nouvelle amnistie? Je sais, de bonne source, que le nombre des véritables déserteurs n'est pas aussi élevé qu'on l'a dit, dans la province de Québec. Ils ne sont pas dix mille, et pas même cinq mille, selon toute probabilité. C'est à peine s'il en resterait, si on accordait un dernier délai aux récalcitrants. Et dans quelle position avantageuse notre province ne se trouverait-elle pas alors!

J.-E. B.

Carnet de la Langue Française

SOUS cette rubrique la *Vie Canadienne* présentera de fois à autre, peut-être toutes les semaines, de petites études, de courts articles concernant la langue française. Elles répondra aux questions pertinentes, combattra l'anglicisme, corrigera les expressions fausses et les tours vicieux, fera connaître certains termes de bon aloi. Ses remarques seront lexicologiques, grammaticales ou littéraires.

La *Vie Canadienne* n'a cependant pas la prétention de remplacer les revues qui s'occupent spécialement de ces matières, ni même de leur faire concurrence. Nous ne voulons que coopérer modestement à leur excellent travail, usant à cet effet de notre part d'influence. Britanniques, nous pensons à l'Empire en général; Canadiens, nous nous intéressons particulièrement au Canada; Canadiens-français, nous devons notre attention, non seulement à la province de Québec, mais à la langue française, orgueil de notre race.

Nous notions justement ces jours-ci un emploi incorrect de la préposition *sur*. Bien des gens disent:

Se promener *sur* la rue, demeurer *sur* telle rue. Il faut se servir de la préposition *dans*: Pierre se promène *dans* la rue: Thomas demeure *dans* la rue Saint-Joseph, ou, avec ellipse: Thomas demeure, rue Saint-Joseph; Jean loge *dans* la rue Saint-Louis.

"Loger *sur* la rue, dit Littré, veut dire avoir un logement qui a vue sur la rue; mais si on veut dire qu'un tel *habite dans* telle rue, il faut employer la préposition *dans*: il loge *dans* la rue Saint-Honoré".

Ma chambre est *sur* la rue: cette phrase est correcte et signifie: Ma chambre a vue sur la rue, est du côté de la rue.

Dans un sens voisin, on dit avec raison, selon Littré: Les croisées donnent *sur* le jardin; la maison donne (est situé) *sur* la rue.

Ma maison est *sur* la rue, cela signifiera: Ma maison est tout proche, est au bord de la rue, a vue sur la rue. Ma maison et mon magasin sont *dans* la rue Saint-Pierre, cela voudra simplement dire qu'ils font partie des édifices de la rue Saint-Pierre, qu'ils se trouvent dans la rue Saint-Pierre.

Les remarques que nous ferons dans notre Carnet de la Langue française manqueront souvent de nouveauté; mais comme la mémoire est une faculté qui oublie, surtout en fait de langues, il y aura profit à revoir des leçons déjà apprises.

J. N.

La Pologne

LA résurrection de la Pologne est attendue comme prochaine, de tous cotés, parmi les peuples civilisés. "La nation polonaise le croit avec ferveur. Pleine d'une foi inébranlée et inébranlable, elle sait qu'une Pologne réunie et indépendante, libre à coté des Etats libres, reprendra son rang en Europe, car ce sera le triomphe d'une juste cause, établi selon les principes de la justice et de la liberté des peuples, et la garantie des intérêts collectifs d'une Europe rénovée."

Ainsi parle M. le comte Grivowski dans une lettre à *l'Univers*. Et voici les chiffres de la population polonaise existant en Europe en janvier 1911, qu'il donne dans la même lettre:

En Pologne russe, 11,998,000 âmes.

En Pologne autrichienne, 5,179,000 âmes.

En Pologne prussienne, 4,099,000 âmes

Soit un total de 21,276,000 âmes. Au point de vue du nombre, la nation polonaise viendra au sixième rang en Europe, après les Allemands, les Russes, les Anglais, les Français, les Italiens, mais avant les Espagnols et toutes les autres nations de moindre population.

"Lettres de France"

La direction de la *Vie Canadienne* annonçait dans son premier numéro des correspondances suivies de Paris, de Rome, et de Londres. Une lettre de Paris nous arrive justement, trop tard pour être publiée aujourd'hui, mais que nous réservons pour notre prochain numéro. Elle est signée d'un nom bien connu dans le journalisme français et catholique, Eugène Tavernier. Monsieur Tavernier est l'ancien secrétaire de Louis Veillot, son parent, et l'un des héritiers de la formation du maître. C'est une bonne fortune pour nos lecteurs et pour nous de pouvoir compter sur la collaboration suivie d'un homme aussi bien renseigné sur les choses du passé et du présent, qui intéressent plus particulièrement le public canadien. Avec la première lettre de monsieur Tavernier, nous donnerons la semaine prochaine, une courte biographie de notre distingué correspondant et quelques notes sur sa carrière d'écrivain.

LA DIRECTION.

Avis important

Ceux de nos abonnés qui n'ont pas reçu la série complète de la *Vie Canadienne* sont priés de nous demander par lettres les numéros qui leur manquent. Quant aux nouveaux abonnés qui veulent avoir les numéros déjà parus, ils sont aussi priés de les demander en envoyant le prix de l'abonnement, qui est de \$4.00 par année (\$3.00 pour les membres du clergé et les instituteurs). Prière à tous de prendre avis que, après trois mois de leur publication, les numéros de la *Vie Canadienne* se vendront 25 cents chacun, au lieu de 10.

Beaucoup d'hommes ont raison d'affirmer l'invariabilité de leurs opinions, mais tort de s'en vanter. C'est montrer qu'ils n'ont rien appris depuis le jour où elles se sont formées. Une preuve aussi évidente d'ignorance ou d'imbécillité ne s'affiche pas.

DR LEBON.

La modération est la vertu du début; la patience, la condition du progrès; la persévérance dans le bien, le gage de la perfection.

R. P. WEISS.

Le Monument Hébert



LE monument Hébert et les belles fêtes qui en ont marqué l'inauguration, rappellent à notre génération et rappelleront aux générations futures une grande vérité, tout autant qu'une mémoire à jamais chère et bienfaisante pour notre peuple.

Louis Hébert restera le modèle bien en vue, dans un beau monument, du Canadien de foi et de courage qui a confiance en son pays, confiance en la fécondité de son sol, auquel il n'hésita pas à donner la coopération de son bon travail. C'est ce Canadien qui a pris racine, qui a fait souche au pays, qui l'a couvert peu à peu de ses rameaux vigoureux, qui en a fait une patrie belle et féconde.

C'est le Canadien, l'HABITANT si bien nommé, qui a retrempe au sol un peu dur mais fertile de notre pays, les forces de la bonne race dont il était issu, qui a tiré de ce sol la nourriture de sa famille et de ses compatriotes, qui y a construit solidement son large et sûr foyer, pour y abriter ses nombreux et vigoureux enfants. C'est ce canadien qui a donné au Canada des soldats et des prêtres, des éducateurs et des lettrés, des politiques et des chefs de peuple, des missionnaires et des découvreurs, qui ont fait peu à peu la nation et la patrie canadiennes.

Voilà ce que rappelle du passé le monument Hébert et voilà aussi ce qu'il prêche pour l'avenir. Attachons-nous au sol. Rien ne pourra nous en arracher; rien ne pourra nous empêcher d'y puiser la forte sève que le bon travail sait en faire monter.

Honorons la forte et féconde nourricière de notre race, la classe agricole; entourons-la d'encouragements et même de privilèges; elle reste la meilleure et la plus méritante pour la patrie. Aidons-la à étendre son domaine; ce qu'elle possède est bien gardé; rien n'est plus productif que ce qu'elle cultive. Gardons à nos campagnes leurs fortes traditions religieuses, gardons à nos familles rurales leur vigueur et leur chasteté, entourons-les d'honneur et de vigilance : elles sont la source la plus riche et la plus pure de la vie nationale canadienne-française.

J.-A. LANDER

DE NOTRE DESTINÉE

ENCORE QUELQUES TÉMOIGNAGES

SI nous parcourions, les uns après les autres, les comptes rendus de nos grandes célébrations de fêtes nationales, celles de nos anniversaires les plus remarquables, celles du Congrès de la langue française et de l'inauguration de nos principaux monuments, nous y trouverions un thème, sinon constant, du moins bien persistant : celui de notre mission providentielle.

Avec des variantes qui ne font qu'en marquer mieux la persistance, la pensée que Mgr Laffèche n'a pas inventée, mais qu'il a trouvée vivante dans les événements, dans les paroles et dans les âmes de notre peuple, pensée que nous avons citée au long dans un précédent article, revient partout et toujours : notre vocation nationale, voulue par Dieu, est que nous soyons son peuple le plus dévoué, l'instrument choisi de ses desseins dans l'Amérique du Nord.

Cette pensée, que plusieurs d'entre nous semblent sinon oublier, du moins reléguer après d'autres, qui leur tiennent, on dirait, plus à cœur, est apparue évidente et bien caractéristique pour nous aux visiteurs qui sont venus étudier ici le problème canadien.

* * *

Dans un ouvrage sympathique et très consciencieux "La Nation Canadienne" (p. 28) M. Ch. Gailly de Taurines, après une étude assez approfondie, écrivait, en 1894, sur le sujet que vous examinons présentement :

"L'impression qui se dégage de la lecture des historiens, des romanciers et des poètes, c'est que le peuple canadien est un peuple élu, désigné par le doigt de Dieu pour agir d'une façon notable sur les destinées de l'Amérique.

"L'action de la Providence, les historiens canadiens nous la montrent partout. C'est elle, nous l'avons déjà dit, d'après eux, qui dirige Cartier sur les rives du Saint-Laurent, c'est elle qui y fixe Champlain, c'est elle qui donne comme fondateurs à la nation canadienne de pieux héros et de sublimes martyrs. C'est elle encore qui dirige, à travers les impénétrables fourrées de la forêt, le bras des défricheurs, et c'est elle enfin qui tous, héros, martyrs et colons, les conduit de son doigt puissant vers leur mystérieux avenir.

*"La plante qui va naître étonnera le monde,
"Car, ne l'oubliez pas, nous sommes en ce lieu
"Les instruments choisis du grand œuvre de Dieu".*
(Fréchette)

"Quel est le grand œuvre dont le peuple canadien sera l'instrument, et quelle providentielle mission va-t-il accomplir? La voix des Canadiens sera unanime à nous répondre; et du haut de la chaire sacrée comme de la tribune politique, nous entendrons toujours retentir ces mots : "Notre mission, c'est de remplir en Amérique, nous, peuple de sang français, le rôle que la France elle-même a rempli en Europe."

"C'est là, chez tout Canadien, non pas seulement une idée, mais une foi. Nul n'est leur ami s'il ne la partage, et nul, il faut le dire, ne peut demeurer au milieu d'eux sans la partager; elle a gagné jusqu'à leurs gouverneurs anglais eux-mêmes, et lord Dufferin disait, en 1878, dans un discours officiel :

"Effacez de l'histoire de l'Europe les grandes actions accomplies par la France, retranchez de la civilisation européenne ce que la France y a fourni et vous verrez quel vide immense il en résulterait. Mon aspiration la plus chère pour cette province a toujours été de voir les habitants français remplir pour le Canada les fonctions que la France elle-même a si admirablement remplies pour l'Europe."

"Cette mission civilisatrice, les Canadiens l'aperçoivent sous une double face : ils doivent répandre en Amérique, au milieu de ce peuple "voué tout entier aux intérêts matériels" (Routhier), le culte de l'idéal et de l'art, dont la race française semble la propagatrice et l'apôtre; mais leur mission s'étend plus loin encore et s'élève plus haut. Au delà de toute préoccupation terrestre, c'est une mission divine qu'ils ont à remplir. Ils doivent, eux catholiques, eux l'un des peuples restés le plus strictement dévoués à l'Eglise, conquérir au catholicisme l'Amérique du Nord toute entière...

"La mission de propager en Amérique le culte des arts est grande et belle; mais combien est plus élevée encore celle de propagande religieuse que se donne non seulement le clergé, mais la société civile elle-même ! "Après avoir médité l'histoire du peuple canadien", dit l'abbé Casgrain, "il est impossible de méconnaître les grandes vues providentielles qui ont présidé à sa formation; il est impossible de ne pas entrevoir que, s'il ne trahit pas sa vocation, de grandes destinées lui sont réservées dans cette partie du monde. La mission de la France américaine est la même sur ce continent que celle de la France européenne sur l'autre hémisphère. Pionnière de la vérité comme elle, longtemps elle a été l'unique apôtre de la vraie foi dans l'Amérique du Nord. Depuis son origine elle n'a cessé de poursuivre fidèle-

“lement cette mission, et aujourd'hui elle envoie ses missionnaires et ses évêques jusqu'aux extrémités de ce continent. C'est de son sein, nous n'en doutons pas, que doivent sortir les conquérants pacifiques qui ramèneront sous l'égide du catholicisme les peuples égarés du nouveau monde”...

“Ceux qui tiennent haut et ferme le drapeau de l'Eglise latine, ceux qui peuvent remplir là, sur ce jeune hémisphère, le rôle historique rempli par la France dans le vieux monde, ce sont les Canadiens. Puisse-t-ils recevoir dans cette grande tâche les encouragements et les secours que méritent et leur persévérance et leur foi. Avec un but aussi noble, ils peuvent marcher la tête haute vers l'avenir.”

* * *

Un autre écrivain français, protestant et libre-penseur, qui a visité notre pays et ne s'est pas renseigné principalement aux sources cléricales, mais qui a voulu faire néanmoins un travail sérieux et assez impartial, M. André Siegfried écrivait, en 1906, dans son livre bien connu “Le Canada—les deux races.”:

“L'Eglise catholique est certainement le facteur le plus puissant dans la formation du peuple canadien français. Nous montrerons comment elle l'a défendu, développé, discipliné contre l'adversaire, mais en même temps marqué d'une empreinte sans doute ineffaçable (p. 3).

“L'Eglise romaine, considérée dans son camp retranché de Québec, y jouit d'un véritable régime de privilège. Hâtons-nous de reconnaître du reste qu'elle tient, sur les bords du Saint-Laurent, une place à part, qu'elle a de tout temps été pour ses disciples une protectrice fidèle et puissante, que notre race et notre langue lui doivent peut-être leur survivance en Amérique. Cette situation exceptionnelle lui permettait dès la conquête de revendiquer du vainqueur lui-même des droits spéciaux. A bien des égards, les avantages archaïques qu'elle conserve sont la reconnaissance de services rendus à notre nationalité. N'est-elle pas doublement chère aux Canadiens, qui voient en elle, non seulement le représentant de leur foi, mais encore le défenseur attitré de leur race !” (p. 12).

“La politique de l'annexion n'a pas d'adversaire plus résolu que le clergé de Québec. Le jour, en effet, où la vieille province serait entraînée dans le tourbillon américain, c'en serait fait de son isolement séculaire et les idées nouvelles s'y précipiteraient à la façon d'un torrent. Ce pourrait être la fin de la puissance catholique dans ce coin du monde, peut-être aussi la perte de la race française au Canada”. (p. 27.)

N'oublions pas que c'est un protestant qui parle ainsi.

Enfin, voici du même auteur et du même livre, une page plus explicite encore, s'il se peut :

“N'est-ce pas l'Eglise catholique qui a maintenu là-bas notre langue et notre nationalité?” se demande l'auteur, et il répond : “Assurément, et personne ne songera à dire le contraire”. Et il ajoute ensuite :

“On peut bien considérer en effet que, sans l'appui du prêtre, nos compatriotes d'Amérique auraient sans doute été dispersés ou absorbés. C'est le clocher du village qui leur a fourni un centre, alors que leur ancienne métropole les abandonnait totalement et leur retirait même ces autorités sociales autour desquelles ils auraient pu grouper leur résistance; c'est le curé de campagne qui, par son enseignement de chaque jour, a perpétué chez eux ces façons de penser et ces manières de revivre qui font l'individualité de la civilisation canadienne; c'est l'Eglise enfin qui, prenant en main les intérêts collectifs de notre peuple, lui a, plus que quiconque, permis de se défendre avec succès contre les persécutions ou les tentations britanniques.

“Aujourd'hui encore— et nous l'avons montré longuement dans les chapitres qui précèdent—il y a partie liée, au Canada, entre le clergé et ses fidèles de langue française. Comme hier, comme il y a cent ans, le maintien du catholicisme semble donc être la principale condition de la persistance de notre race et de notre langue au Dominion”. (p. 67).

L'auteur, qui reste anticlérical, ajoute bien ensuite que “ce fait—car c'est un fait dit-il,—soulève pour l'avenir de graves problèmes”. Il croit, mais sans en fournir la démonstration, que cet attachement du Canadien-Français à sa foi et à son Eglise peut ralentir l'essor de la société canadienne-française. Mais il n'ose pas cependant souhaiter que les liens de cet attachement se relâchent. Il ajoute, en effet :

“Mais que faire? Car, ou bien les Canadiens français resteront étroitement catholiques, et alors ils auront, dans leur isolement un peu archaïque, quelque peine à suivre la rapide évolution du nouveau Monde; ou bien, ils laisseront se détendre les liens qui les unissent à l'Eglise, et alors, privés de la cohésion merveilleuse qu'elle leur donne, plus accessibles aux pressions étrangères, ils verront peut-être de graves fissures se produire dans le bloc séculaire de leur unité”. (p. 68).

* * *

Ce que M. Siegfried dit ici, surtout du point de vue de la conservation défensive, contre les dangers ou les agents extérieurs, n'est pas moins vrai de notre conservation intime, organique, contre les dangers intérieurs. C'est une considération sur laquelle il faudra revenir. Mais dès maintenant rappelons ici le mot d'un ami qui nous a rapidement, mais bien regardé, avec son esprit et aussi avec son cœur.

Après avoir décrit quelques paysages et dessiné quelques portraits canadiens, après nous avoir décerné des éloges tels qu'on n'en peut souhaiter, raisonnablement, de meilleurs, M. René Bazin, dit de l'âme excellente du Canadien-Français :

“On la sent enveloppée, menacée, attaquée déjà par plusieurs ennemis, la richesse, l'alcool, la politique, la mortelle Révolution. Mais, si elle résiste, quelle grande nation, bientôt, elle animera !”

Bien qu'il s'étende au delà du point de vue que nous examinons présentement, Le Play le touche cependant assez directement pour que nous apportions aussi ici son témoignage sur la cause de notre conservation nationale.

Dans un chapitre de son livre *L'Organisation du travail* (1), consacré à la Confédération canadienne et intitulé *Une grande nation modèle de notre temps*, Le Play exprime à notre sujet des idées qui sont à considérer. En voici quelques-unes.

Après avoir dit que même si l'Angleterre et les Etats-Unis, qui lui paraissaient encore les nations modèles de notre temps, venaient à subir une réelle décadence, comme certains symptômes de corruption le lui faisaient craindre, Le Play ajoute :

“Cependant, même alors que le premier cas (celui d'une réelle décadence de l'Angleterre et des Etats-Unis) se réaliserait, l'humanité ne resterait pas sans modèles: elle les retrouverait dans la Confédération britannique de l'Amérique du Nord.

“Cette nation, composée à son début de quatre Etats, est déjà puissante; et, en raison de l'immensité de son territoire, elle peut compter sur de hautes destinées. Par un singulier concours de circonstances, elle réunit dans sa constitution actuelle, ce qu'il y a de plus recommandable dans les traditions de l'ancienne France et dans les pratiques actuelles de l'Angleterre et des Etats-Unis. La Confédération britannique groupe en effet, la plupart des bons éléments propres aux meilleures constitutions européennes, et elle est exempte des maux qui les affaiblissent... La vie privée repose sur la liberté testamentaire et la famille-souche. La famille reste unie, stable et féconde. Elle ne demande sa prospérité qu'au travail et à la religion. Elle possède, outre la liberté religieuse, toutes les libertés de la vie privée, c'est-à-dire celles qui ne peuvent pas compromettre les intérêts publics.

“Parmi les quatre Etats-provinces de la Confédération, le bas Canada (l'Etat de Québec) est celui qui, par son passé, comme par l'organisation présente de la famille, de la religion et de la propriété, offre les meilleurs symptômes d'une haute destinée... Persécutés d'abord par les jalousies de races et par l'intolérance

1—Deux éditions de cet ouvrage furent publiées en 1870, une troisième en 1871 et une quatrième en 1877. La sixième, que nous citons ici, est conforme à la quatrième, la dernière qu'ait revue l'auteur.

religieuse des nouveaux gouvernants, ils (les Canadiens-Français soumis à l'Angleterre) profitèrent à la fin des libertés que la monarchie britannique accorda peu à peu à toutes ses colonies, et depuis lors ils ont vu croître rapidement leur prospérité...

“Aucun peuple n'a mieux mis en lumière, par sa propre histoire, les forces incomparables que l'humanité trouve dans le catholicisme, quand celui-ci dispose de clercs pauvres et dévoués à leur mission. Dès l'origine le clergé s'est mis à la tête de la colonie (2) : il a exploré le pays dans toutes les directions; et, tout en préparant les succès des colons, il a travaillé à l'amélioration morale des indigènes, autant que l'ont permis les rivalités des Européens. Les prêtres séculiers, secondés souvent par les jésuites, ont dirigé toutes les entreprises de défrichement : ils ont présidé à la création des villages en joignant à leur fonction principale celles du législateur, du juge, de l'architecte et du médecin. Au milieu des souffrances provenant de la guerre, des épidémies, des famines, des désordres atmosphériques, puis de l'abandon de la mère patrie, les clercs ont constamment soutenu les courages et conservé l'esprit national. Quand sont venus de meilleurs jours, sous la domination britannique, ce sont également les clercs qui ont lié indissolublement à la langue française l'enseignement de la religion, la culture des arts, des sciences et des lettres. Si les voyageurs français trouvent aujourd'hui hors d'Europe une province qui leur rappelle la patrie, ils doivent cette satisfaction au dévouement des clercs catholiques du Canada, et à la solide organisation des familles qui fournirent les premiers colons.”

* * *

Arrêtons ici la série de ces témoignages, auxquels bien d'autres pourraient s'ajouter. Ils suffisent, et la vérité historique, le fait qu'ils expriment ne saurait être nié et, de fait, ne l'est pas. S'il y a aujourd'hui en terre américaine des Canadiens-Français qui forment une nation, non tout à fait au point de vue politique, mais au point de vue ethnique, c'est à l'Eglise et à la France qu'ils doivent leur origine, c'est à l'Eglise surtout qu'ils doivent leur conservation jusqu'à ce jour.

2—La fondation de Montréal et la colonisation de son île ont été une admirable manifestation de l'esprit chrétien qui animait la France à la grande époque de Louis XIII. L'œuvre fut commencée en 1640 par l'abbé Olier et M. de la Dauversière, avec le concours de la société de Notre-Dame de Montréal, dont le programme était : “travailler purement pour la gloire de Dieu et le salut des sauvages”. Elle fut continuée, à partir de 1663, par la compagnie du séminaire de Saint-Sulpice (fondée à Paris par l'abbé Olier).—Note de Le Play.

Cette loi de notre existence trois fois séculaire peut-elle être changée? Pouvons-nous dans l'avenir, nous passer du principal élément vital de notre vie passée? L'idéal de notre passé peut-il cesser d'être celui de notre avenir? Ceux qui ont été nos guides et nos défenseurs dans le passé peuvent-ils cesser de l'être, pour être remplacés par d'autres? Nous sommes-nous trompés jusqu'en ces derniers temps, quand nous avons cru que la raison providentielle de notre existence comme nation distincte quoique non séparée, que notre vocation nationale était de rendre témoignage, sur ce continent, à la vérité, à la bonté, à l'efficacité du catholicisme, dans la vie publique comme dans la vie privée?

Y a-t-il, pour les peuples en général et pour le nôtre en particulier, vis-à-vis de Dieu et de l'Eglise, un âge de majorité, où ils peuvent s'émanciper de leurs obligations surnaturelles, pour se conduire d'après leur seule raison et leur seule volonté? Un peuple catholique peut-il ainsi proclamer son indépendance publique vis-à-vis de l'Eglise et même vis-à-vis de Dieu?

Nous n'ignorons pas que déjà, malheureusement, bien des gens le croient parmi nous. L'Eglise a fait sa part, disent-ils, sa belle et grande part, ajoutent même quelques-uns; à nous de faire à présent la nôtre. Sa tutelle nous fut bonne; mais elle nous est devenue inutile et elle nous pèse. Ce qu'il nous faut, c'est gagner de l'argent, acquérir de l'influence, rejeter toute domination étrangère, être maîtres chez nous, devenir libres, marcher avec le progrès du monde moderne. C'est ainsi, à peu près, qu'on parlait avant la guerre et c'est ainsi que parlent encore quelques-uns, même pendant la guerre. C'est ainsi que des préoccupations purement politiques prennent toute la place de nos activités, occupent toutes nos aspirations, remplissent toute notre vie nationale et notre politique, semblent être devenues le principal et même l'unique objectif de notre vocation nationale.

Certes, les préoccupations purement politiques, ne sont pas pour cela mauvaises, si elles répondent par ailleurs à nos véritables intérêts et sont conformes aux prescriptions de la justice. La politique, la vraie politique n'est pas une science ni un art mauvais, bien au contraire.

Mais la question est précisément de savoir quelle politique doit être la nôtre. Il y a une politique chrétienne et même catholique, qui fut, pendant des siècles, celle des fondateurs et des premiers pères de la colonie canadienne. Il y a aussi une politique exclusivement humaine et rationaliste, que l'on a tenté, avec des succès que nous n'examinons pas pour le moments, d'introduire chez nous Canadiens-Français.

Avec une fierté, qui était belle et bienfaisante, nous avons parfois pris pour notre passé et espéré pour notre avenir le *gesta Dei per Francos*. C'était là un souvenir et une aspiration de politique catholique.

Parfois aussi, du moins en ces derniers temps, nous avons paru tout absorbés en des questions de commerce, de lien colonial à distendre ou à rompre, d'indépendance, d'annexion, de *statu quo*, d'impérialisme ou de nationalisme, de coopération militaire à donner ou à refuser, qui sont des questions surtout et même uniquement politiques, encore qu'elles impliquent des principes moraux et touchent certains intérêts supérieurs.

Prenons garde, tout de même que nos questions de races à défendre, d'autonomie à élargir, de droits politiques à sauvegarder, qui sont, il est vrai, des questions très importantes, prennent dans notre activité et dans notre patriotisme plus de place que les intérêts de Dieu et que ceux de l'Eglise, plus de place que la préoccupation de faire partout honneur à notre nom et à notre profession de catholiques et d'enfants de l'Eglise. Prenons garde d'être plus préoccupés de nos intérêts nationaux,—qu'il ne faut pas perdre de vue, même entendus dans un sens un peu particulariste—que de notre destinée providentielle, que des intérêts du règne de Dieu dans le monde et du salut des âmes.

Il y a des gens chez nous qui ont vite tranché la question très complexe des relations du clergé et de la politique, en excluant de celle-ci toute influence directive de celui-là; mais beaucoup de ces gens qui ne veulent pour rien au monde suivre ou paraître suivre le clergé, sont enchantés d'en être suivis ostensiblement. On comprend bien facilement que c'est là chez eux un sentiment tout à fait naturel, et même une joie très légitime, au point de vue humain. Mais au point de vue chrétien et surtout au point de vue catholique, n'est-ce pas un peu l'ordre renversé de voir des politiciens qui professent n'avoir pas de leçon à recevoir de l'Eglise, lui en donner, et chercher en outre à se faire suivre par une partie du clergé? M. René Bazin signalait, dans un phrase citée plus haut, la "politique" parmi les maux qui menacent l'âme canadienne-française. S'il avait à revenir aujourd'hui sur ce sujet, et s'il osait y revenir, il n'effacerait pas ce qu'il a écrit, mais il y insisterait probablement davantage, au risque d'irriter ceux à qui la leçon convient.

Religion et politique, clergé et politiciens sont des sujets qui n'ont pas fini d'embrouiller certains esprits, à raison des passions d'amour ou de haine qui s'y mêlent.

Toute la difficulté vient peut-être de ce qu'on ne sait pas les unir sans les confondre, de ce qu'on ne sait pas les distinguer sans les séparer, en d'autres termes, de ce qu'on n'y observe pas l'ordre logique et providentiel établi par Dieu.

C'est là encore un problème particulier qui fait partie du problème général de nos destinées. Nous essayerons d'aider à l'élucider.

LA SEMAINE LITURGIQUE

Semaine du 8 Septembre

Dimanche, 8 septembre.—Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie et 16^e dimanche après la Pentecôte.

“La terre, écrit le Père Faber, n'avait point encore vu se lever sur elle un jour aussi beau, aussi joyeux que celui où Marie, l'enfant qui était la joie du monde entier; où Marie, la fleur de la création visible de Dieu, la perfection de sa cour invisible, la Souveraine de ses anges qui jusqu'à lors n'avaient point de reine; où Marie fut donnée à la terre comme un beau fruit en toute sa maturité. Et ce fut dans la mémorable journée du 8 septembre. Cette fête arrive au cœur de la moisson, comme si la Vierge était (ce qu'elle est en effet) le plus riche trésor de la terre ravie de sa présence. Et elle était venue pour être la véritable fête de la moisson, sur cette terre qui ne connaissait plus de fêtes.”

Voici comment l'Année liturgique salue l'aurore de la Nativité de Marie:

“Salut, monde nouveau où les magnificences de la création primitive sont dépassés; salut, port fortuné dont le repos s'offre à nous après tant d'orages ! L'aurore paraît; l'arc-en-ciel brille; la colombe s'est montrée; l'arche touche terre, offrant au monde de nouvelles destinées. Le port, l'aurore, l'arc-en-ciel, la colombe, l'arche du salut, le paradis du céleste Adam, la création dont l'autre n'était qu'une ébauche, c'est vous, douce enfant, en qui déjà résident toute grâce, toute vérité, toute vie.

“Vous êtes la petite nuée que le père des Prophètes attendait dans l'angoisse suppliante de son âme, et qui apporte à la terre desséchée la fraîcheur; sous la faiblesse de vos membres si frêles apparaît la mère du bel amour et de la sainte espérance. Vous êtes cet autre léger nuage d'exquis parfum qu'exhale aux cieux notre désert; l'incomparable beauté de votre âme qui s'ignore révèle leur Reine aux Anges, armés en guerre près de votre berceau.

“O tour du vrai David, citadelle où, du premier choc, s'est brisé l'enfer; vraie Sion, dès l'abord fondée sur les saintes montagnes, au sommet des vertus; temple et palais dont ceux de Salomon étaient l'ombre; maison que l'éternelle sagesse s'est bâtie pour elle-même: le plan réalisé dans vos lignes si pures était arrêté dès l'éternité. Avec l'Emmanuel qui vous prédestina pour son lieu de délices, vous êtes vous-même, enfant bénie, le sommet de toute création, l'idéal divin pleinement réalisé sur terre.”

Avant de donner les prières particulières de la mes-

se de cette fête, traduisons ici les acclamations ou cris d'allégresse que sont les cinq antiennes des vêpres et des laudes de ce jour :

1o *C'est la naissance de la glorieuse Vierge Marie, issue de la race d'Abraham, de la tribu de Juda, de la noble souche du David.*

2o *C'est aujourd'hui la naissance de la sainte Vierge Marie, dont la vie sublime est la lumière de toutes les églises.*

3o *De royale descendance, Marie naît en ce jour; de cœur et d'âme nous implorons dévotement le secours de ses prières.*

4o *De cœur et d'âme chantons gloire au Christ, en cette solennité sacrée de l'incomparable Marie Mère de Dieu.*

5o *Avec allégresse célébrons la naissance de Marie la bienheureuse, pour qu'elle-même intercède en notre faveur près du Seigneur Jésus-Christ.*

Ajoutons ici la belle antienne de Magnificat aux secondes Vêpres :

“*Votre naissance, ô Vierge Mère de Dieu, fut l'annonce de la joie pour le monde entier; car c'est de vous que s'est levé le Soleil de justice, le Christ notre Dieu, qui détruisant la malédiction donna la bénédiction et confondant la mort nous gratifia de l'éternelle vie.*

Donnons maintenant les prières propres à la messe de ce jour. Et d'abord l'introit toujours si beau *Salve, sancta parens* du poète chrétien Sédulius:

Salut, mère Sainte, ô vous dont l'enfantement a mis au monde le Roi qui gouverne le ciel et la terre dans les siècles des siècles.—Mon âme a proféré une parole excellente; c'est au Roi que je dédie mes chants.

Seigneur, dit la collecte, nous vous prions d'accorder à vos serviteurs le don de la grâce céleste: afin que ceux pour qui l'enfantement de la bienheureuse Vierge a marqué le commencement du salut, trouvent dans la solennelle mémoire de sa nativité l'accroissement de la paix.

Et le graduel, qui revient à tant de messes de la Sainte Vierge, parce qu'il exprime sa gloire incomparable :

Vous êtes bénie et digne de toute vénération, Vierge Marie, qui, sans le moindre détrimment à votre virginité, êtes devenue mère du Sauveur. Vierge Mère de Dieu, celui que le monde entier ne saurait contenir s'est enfermé dans votre sein en s'y faisant homme. Alleluia, Alleluia. Heureuse êtes-vous et digne de toute louange, sainte Vierge Marie ! de vous s'est levé le Soleil de justice, le Christ notre Dieu. Alleluia.

C'est encore la même prérogative, source et raison de toutes les grandeurs et de toute la puissance de la Mère de Dieu, que l'Eglise invoque dans la prière de l'offertoire:

Bienheureuse êtes-vous, Vierge Marie, qui avez porté le Créateur de toutes choses; vous avez engendré celui qui vous a faite et vous restez vierge éternellement.

Seigneur, dit la secrète, que l'humanité de votre Fils unique vienne à notre secours, afin que lui, qui, né

d'une vierge n'a pas lésé, mais consacré l'intégrité de sa mère, en cette fête de sa Nativité, nous délivre de nos fautes et vous rende ainsi notre offrande acceptable, Jésus-Christ notre Seigneur qui, étant Dieu, vit et règne avec vous.

L'antienne qui suit la communion salue *Bienheureuses les entrailles de la Vierge Marie, qui ont porté le Fils du Père éternel*; et l'oraison qui suit, dit à Dieu: *Nous avons, Seigneur, participé aux mystères qui consacrent cette fête annuelle; faites, nous vous en supplions, qu'ils nous soient un remède pour la vie du temps et pour la vie de l'éternité.*

Pour ne pas oublier la bonne leçon contenue dans l'office de ce seizième dimanche après la Pentecôte, donnons ici la traduction de l'introït, si touchant, et de la collecte :

Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que j'ai crié vers vous tout le jour; car, Seigneur, vous êtes doux et bon et plein de miséricorde pour tous ceux qui vous invoquent. Seigneur, inclinez vers moi votre oreille et exaucez-moi; car je suis pauvre et dans l'indigence.

Que votre grâce, Seigneur, dit la collecte, nous préviene et nous suive toujours, et qu'elle nous rende sans cesse adonnés aux bonnes œuvres.

Ajoutons à tant de beautés liturgiques, où les resplendissantes lumières de la vérité échauffent la douce et la confiante piété, la mémoire de la naissance céleste du martyr saint Adrien, que l'Eglise honore aussi en ce jour.

Saint Adrien, qui souffrit le martyre à Nicomédie, l'an 294, était le chef des gardes de Maximin Galère. Il n'était marié que depuis treize mois à sainte Natalie, lorsqu'il fut torturé et mis à mort, et sa jeune femme, qui avait toujours été chrétienne, l'assista et l'encouragea dans son martyre. Les actes de ce martyr sont beaux et touchants comme ceux d'un Polyeucte. On y trouve, dit l'*Année liturgique*, qui en cite quelques traits, "d'admirables scènes dont les plus grands génies de l'antiquité n'approchèrent point dans leurs fictions".

Lundi, 9 septembre.—Saint Gorgon, martyr.

Ce saint était chambellan de Dioclétien, qui comptait beaucoup de chrétiens dans son palais, sans parler de sa femme, l'impératrice Prisca, et de sa fille Valéria, qu'il réussit à faire apostasier.

Comme saint Adrien, et probablement la même année, c'est à Nicomédie que saint Gorgon et son compagnon saint Dorothée, comme lui chambellan de l'empereur, souffrirent le martyre. Emus et touchés de la grâce à la vue des supplices d'un martyr torturé en présence de Dioclétien lui-même, ils s'offrirent eux-même, aux mêmes supplices, proclamant publiquement qu'ils professaient la même foi. Frappés de verges qui les couvrirent de plaies, ils furent brûlés sur un gril, après que leurs plaies eurent été arrosées de sel et de vinaigre. D'autres supplices s'ajoutèrent

encore à ceux-là pour consommer leur glorieux martyre. Le corps de saint Gorgon fut dans la suite apporté à Rome et déposé dans la basilique du prince des Apôtres.

Mardi, 9 septembre.—Saint Nicolas de Tolentino.

Mort en l'an 1309, saint Nicolas appartenait à l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, où il se fit remarquer par la pratique d'une piété et d'une mortification exemplaires, dont il avait donné des exemples dès son enfance et aussi durant les années qu'il passa comme prêtre et chanoine dans les rangs du clergé séculier. Il fut canonisé par le pape Eugène IV, qui confia à son intercession la cause de l'Eglise troublée à cette époque par l'exil des Papes à Avignon. D'avoir obtenu la fin de ces troubles est considéré par Sixte-Quint comme le plus grand des miracles de saint Nicolas, qui en opéra pourtant bien d'autres.

Mercredi, 11 septembre.—Saints Protus et Hyacinthe, martyrs.

Protus et Hyacinthe, qui souffrirent le martyre, en 257, à Rome, pendant la persécution de Valérien, étaient deux frères, esclaves. Instruits des lettres chrétiennes, ils furent les précepteurs des deux saintes Eugénie et Basilla. Ils furent brûlés vifs et ensevelis aux catacombes de saint Hermès. Leur culte et leur mémoire se conservèrent fidèlement à Rome. La tombe conservée intacte de saint Hyacinthe fut découverte en 1845, et le reste de ses ossements calcinés fut apporté à Rome et déposé avec ceux de son frère, saint Protus, qui y avaient été depuis longtemps transportés.

Jeudi, 12 septembre.—Très saint Nom de Marie.

La fête du très saint Nom de Marie fut instituée, non seulement pour honorer ce nom béni qui a droit à nos hommages, mais aussi pour perpétuer le souvenir reconnaissant de deux bienfaits insignes accordés au peuple chrétien et obtenus par l'intercession de la puissante protectrice de l'Eglise et des nations chrétiennes.

C'est le 12 septembre 1213 que Simon de Montfort brisa à Muret les forces envahissantes et barbares des Albigeois manichéens, contre lesquels saint Dominique avait prêché la croisade par les supplications du Rosaire. Ce fut une victoire vraiment miraculeuse, tant le nombre des Albigeois dépassait de plusieurs fois celui des catholiques. Le pape Innocent III gouvernait alors l'Eglise et veillait sur les destinées du monde.

Sous le règne d'un autre grand pape du même nom, Innocent XI, quatre cent soixante-dix ans plus tard, en 1683, en ce même jour du 12 septembre, Vienne, capitale de l'Autriche assiégée par les Turcs depuis deux mois, fut sauvée par l'intervention du grand roi polonais Sobieski, encouragé et soutenu par le Pape. "Ce n'est pas seulement Vienne qui est sauvée, dit,

après la victoire, le roi polonais, c'est la Pologne et c'est la chrétienté." Innocent XI institua, cette année-là même, le 20 novembre, la fête du très saint Nom de Marie, en souvenir de cette victoire.

Que la puissance de Marie récompense bientôt la Pologne martyre, mais fidèle à sa foi et à son Dieu, de son dévouement pour la chrétienté et de ses longues souffrances; qu'elle donne de nouveau à la chrétienté la protection dont elle a besoin en nos jours de si grandes épreuves; qu'elle donne à l'Autriche, qui se rendit coupable du démembrement de la Pologne moins d'un siècle après avoir été sauvée par les Polonais et qui expie si durement ses fautes elle aussi, de revenir aux traditions qui firent autrefois sa grandeur; qu'elle couvre de sa particulière protection le Canada, l'Angleterre, la France, et toutes les nations qui luttent avec nous et pour lesquelles nous devons l'invoquer avec une particulière insistance.

Voici, bien approprié, l'introït de la messe de ce jour, *Vultum tuum* :

Tous les puissants de la terre imploreront votre regard. A votre suite viendront les chœurs des vierges, vos compagnes; elles seront présentées au Roi dans la joie et l'allégresse.

La collecte nous fait dire à Dieu : *Accordez-nous, nous vous en supplions, Dieu tout-puissant, que vos fidèles, qui se réjouissent du nom et de la protection de la très sainte Vierge Marie, par sa pieuse intercession, soient délivrés de tous les maux sur la terre et méritent d'arriver aux joies éternelles dans le ciel.*

Finissons cette journée en citant la page d'un si pieux lyrisme de saint Bernard.

"*Et le nom de la Vierge était Marie.* Disons aussi quelque chose de ce nom qui signifie étoile de la mer; il convient pleinement à la Mère de Dieu. Comme l'astre émet son rayon, ainsi la Vierge enfanta son fils; ni le rayon n'amoindrit la clarté de l'étoile, ni l'Enfant, la Virginité de la Mère. Noble étoile qui s'est levée de Jacob et dont le rayon illumine le monde, resplendissant aux cieux, pénétrant l'abîme, parcourant toute terre; il échauffe plus les âmes que les corps, il dessèche le vice et féconde la vertu. Oui, donc; Marie est bien l'astre éclatant et sans pareil qu'il fallait au-dessus de la mer immense, étincelante comme elle l'est de mérites, nous éclairant des exemples de sa vie.

"O qui que vous soyez qui, dans le flux et reflux de ce siècle, avez conscience de marcher moins sur la terre ferme qu'au milieu des tempêtes et des tourbillons, ne détachez pas les yeux de l'astre splendide si vous ne voulez être englouti par l'ouragan. Si s'élève la bourrasque des tentations, si se dressent les écueils des tribulations, regardez l'étoile, appelez Marie. Si vous êtes ballotté par les flots de la superbe ou de l'ambition, si par ceux de la calomnie ou de la jalousie, regardez l'étoile, appelez Marie. Si la colère, ou l'avarice, ou l'attrait de la chair viennent à soulever la nef

de l'âme, tournez vers Marie les yeux. Troublé de l'énormité de vos crimes, honteux de vous-même, tremblant à l'approche du terrible jugement, sentez-vous se creuser sous vos pas le gouffre de la tristesse ou l'abîme du désespoir? pensez à Marie. Dans les dangers, dans l'angoisse et le doute, pensez à Marie, invoquez-Marie.

"Qu'elle soit sur vos lèvres sans cesse, qu'elle soit toujours en votre cœur; imitez-la pour vous assurer son suffrage. La suivant, vous ne déviez pas; la priant, vous ne désespérez pas; pensant à elle, vous ne sauriez vous égarer. Soutenu par elle, vous ne tombez pas; couvert par elle, vous ne craignez pas; guidé par elle, nulle lassitude à redouter: celui qu'elle favorise arrive au but sûrement. Et ainsi expérimentez-vous en vous même le bien fondé de cette parole que *le nom de la Vierge était Marie.*"

Vendredi, 13 septembre.—Office ferial.

Samedi, 14 septembre.—Exaltation de la Sainte Croix.

L'année liturgique est un résumé, encore vécu, de l'histoire divine et humaine. Ainsi la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, c'est d'abord, d'après le témoignage du savant Cardinal Baronius qui nous enseigne que l'institution de cette fête remonte à Constantin, le souvenir perpétué et honoré de la croix victorieuse du monde païen, avec Constantin l'arborant comme gage de victoire. C'est ensuite le souvenir reconnaissant de la victoire de l'empereur chrétien Héraclius contre le roi des Perses Chosroès, qui avait enlevé de Jérusalem, prise et dévastée par lui (614), la relique de la vraie Croix que sainte Hélène y avait laissée.

C'est en l'année 626 que l'empereur, après sa victoire sur Chosroès et son traité de paix avec Siroès, remporta la relique sacrée qu'il voulut aller reporter lui-même à Jérusalem. On sait, et tous les siècles connaîtront ce détail, comment l'empereur dut quitter ses vêtements somptueux et se vêtir comme un pauvre, comme Jésus-Christ, pour reporter la croix au calvaire, d'où Chosroès l'avait fait enlever.

C'est par sa croix, instrument de son supplice et du salut du monde, que Jésus a vaincu tous ses ennemis; c'est par sa croix qu'il triomphe et qu'il règne; c'est pas sa croix que nous vaincrons et que nous triompherons avec lui.

L'ABBE J.-A. D'AMOURS.

Ne reconnaître dans une guerre ni lois, ni traités est assurément un avantage momentané pour l'envahisseur, mais il crée chez les vaincus une accumulation de haines à laquelle ne peut résister aucun vainqueur.

DR LEBON.



Le "Ber"



M. A. Rivard, de Québec, est un de nos meilleurs écrivains français. Il connaît et il écrit admirablement notre langue; il l'aime avec intelligence et avec passion. Pour en maintenir, au Canada, la correction et la pureté; pour en redresser les déviations possibles, il a multiplié les plus lucides et les plus généreux efforts. Il n'est pas moins versé dans la connaissance des mœurs et du langage canadien, — surtout des coutumes et du parler des campagnes. Nul, mieux que lui, ne sait distinguer, dans les pittoresques et savoureuses expressions de terroir, ce qui est nouveauté peut-être hasardeuse de ce qui est tradition pieusement conservée. Car, dans le vocabulaire des paysans, ou plutôt des "habitants" du Canada français, bien des mots qui nous étonnent, et que nous traitons de déformations ne sont que des survivances.

Parmi les ouvrages de M. Rivard, il y a surtout deux petits livres, *Chez nous* et *Chez nos gens*, que je considère comme deux petits chefs-d'œuvre. Ce sont des recueils d'images, très en couleur et très en relief, où l'on voit vivre, ou l'on entend causer les Canadiens de la campagne de Québec. Rien qui donne une idée plus exacte et plus prenante de leurs pensées, de leurs mœurs, de leur physionomie, de leur langue. Leurs traditions patriarcales, leur foi solide et simple, leur parler expressif, leur âme honnête y brillent dans une lumière douce et sereine. C'est de l'excellente littérature régionaliste; car le Canada français n'est-il pas comme une grande province de France?

De ces menus et charmants tableaux, l'un des plus vivants et des plus symboliques est consacré au "Ber". Le "Ber" chez l'habitant canadien, c'est le berceau. Meuble important dans la maison. Solide et confortable, plutôt qu'élégant, car il est appelé à de longs services et joue un rôle important. Dans la maison paysanne, il est presque toujours en fonctions. Quand le petit, auquel il a servi de première couchette, est en âge de s'en passer, le numéro suivant n'est pas loin de réclamer la place. Lorsque le dernier né d'une génération commence à marcher tout seul, l'ainé de la génération suivante est souvent en route. Combien de fois, penchée sur le "ber" où elle s'endormait voici deux ou trois ans, ne voit-on pas la toute petite tante endormir à son tour le premier de ses neveux?

Chez l'habitant de la province de Québec, le "ber" est toujours plein !

* * *

Pourquoi ce souvenir a-t-il jailli spontanément de ma mémoire et pourquoi cette évocation s'est-elle échappée de ma plume?

C'est que je viens de lire, à mon retour en France,

le livre énergique et poignant de Mgr Gibier : *Les berceaux vides* !

Entre ces "Berceaux vides", qui ne sont que la trop juste expression du pire fléau dont notre patrie soit frappée, — bien pire que le million de tombes ouvertes ! — et l'image souriante du "ber" canadien, le rapprochement s'est imposé, de lui-même, à mon esprit.

Quelle est donc la raison de cette différence entre la stérilité de la famille française et la fécondité de la famille canadienne? Car enfin, sur les bords du Saint-Laurent, comme aux rives de la Loire ou de la Seine, n'est-ce pas la même race? En remontant quelques générations, les gens de Paris et les gens de Québec ne se rejoignent-ils pas au foyer des mêmes aïeux? Pourquoi donc, encore un coup, pourquoi le même sang, demeuré riche au delà de l'Océan, s'est-il appauvri sur la terre d'Europe?

Oh ! je connais bien la réponse invoquée par certains économistes à œillères, dont le regard est obstinément fermé sur tout le surnaturel et je dirais volontiers sur toute la morale, — aveugles même aux "faits" qui les gênent. Ils s'accrochent aux raisons géographiques. Les immensités canadiennes offrent aux familles nombreuses des friches désertes et fécondes; la terre de France est surpeuplée. Motif insuffisant! Au seuil de ces plaines fertiles et neuves, il n'y a pas que des Canadiens français. D'autres populations, d'autres races entendent, aussi bien qu'eux, l'appel du sol. Et, cependant, elles n'y répondent pas. Le contingent anglo-protestant, au Canada, ne s'augmente que par l'immigration; les foyers y sont presque stériles. Pourquoi cette différence? Elle ne tient pas à la situation géographique. Donc, la situation géographique ne peut pas tout expliquer.

Or, il existe une autre divergence, entre les deux races qui cohabitent au Canada, placées toutes deux dans les mêmes conditions, jouissant toutes deux des mêmes facilités: l'une est catholique, attachée à sa religion; l'autre est protestante, et de religion souvent relâchée. La première est féconde; la seconde est stérile.

Les Canadiens-Français ont la conscience éclairée sur leurs devoirs : ils ont la volonté de les accomplir. Leurs foyers sont peuplés d'enfants. Autant Dieu leur en donne, autant ils en prennent.

* * *

Mgr Gibier a raison d'affirmer que le problème de la dépopulation est, avant tout, un problème moral — et donc un problème religieux.

Or, comme il le démontre, avec cette force précise et sûre, qui est le cachet de son enseignement, le problème de la dépopulation est, pour l'avenir du pays, la question capitale.

La victoire des armes ne serait rien, mais réellement rien, si la France continuait à se dépeupler. En quelques années, notre fortune et notre expansion seraient réduites à néant. Supplantés sur tous les marchés du monde, nous cesserions même d'être les maîtres chez nous. Notre agriculture et notre industrie, forcées de faire appel aux populations plus fécondes, leur livreraient peu à peu le territoire même de la patrie. C'est un fait inéluctable, dont on peut bien détourner les yeux, mais dont l'évidence traverse les paupières closes et pénètre au plus profond du cerveau.

Nous nous trouvons donc en présence de ces deux propositions indiscutables : il faut porter remède au fléau de la dépopulation; le seul remède, pleinement efficace, est d'ordre moral et religieux.

L'évêque de Versailles a rempli, non seulement son devoir de citoyen français, mais une des fonctions de sa charge, en prenant très haut la parole sur ce sujet capital. Nous souhaitons ardemment qu'il soit entendu. Bien des ouvrages ont déjà paru sur la même question, depuis les traités volumineux jusqu'aux tracts incisifs. Nous n'en connaissons pas qui, en moins de deux cents pages, embrasse et résume tout le problème, avec autant de vigueur unie à tant d'autorité. La réalité et l'étendue du mal; ses conséquences désastreuses; ses causes et ses remèdes,—tout est là, nettement et lumineusement exposé. Un tel livre devrait se répandre à centaines de mille d'exemplaires.

Dieu veuille que cette bonne semence vole à travers tout le pays et qu'elle y fasse germer des moissons de consciences plus claires, de volontés plus droites... et de berceaux français capables de rivaliser avec les "ber" canadiens.

(*La Libre Parole*)

FRANÇOIS VEUILLLOT.



Suceptibilité trop significative



LES journaux du troisième parti paraissent de plus en plus nerveux à l'égard des visiteurs français que nous avons le plaisir et l'avantage de recevoir au Canada depuis deux ans.

Nous avions autrefois la bonne réputation d'être un peuple gentilhomme, sympathique, hospitalier, gardant une cordialité tout particulièrement empressée et touchante, pour nos parents de la vieille France visitant notre pays. Nos prédicants et pratiquants de patriotisme farouche et agressif, d'égoïsme national intransigeant sont en frais de nous faire une réputation bien différente.

Nous comprenons, certes, que les chefs nationalistes et leurs adeptes de toute nuance ne puissent pas voir d'un bon œil que des écrivains et des orateurs français viennent chez nous, soit pour étudier la nature et les résultats peu glorieux de la campagne de M. Bourassa, soit pour nous fournir des renseignements véridiques sur le conflit mondial, que les adeptes fanatisés du prophète ne veulent connaître que d'après les formules fixées dans ses écrits. Nous comprenons que ces gens-là craignent pour la foi de leur clientèle, quand des hommes de prestige, parlant des choses qu'ils ont vues, viennent nous dire, preuves en main, quels étaient les desseins et quels sont les procédés vraiment barbares de l'Allemagne dans cette guerre. Comment, après ces renseignements, que le prestige du nom et du talent français répand avec une plus rapide et plus pénétrante diffusion, oser soutenir encore que le péril allemand n'est qu'un mythe, que l'Allemagne n'est pas plus responsable

de la guerre que les Alliés, que c'est plutôt l'Angleterre qui en est responsable, que la barbarie des procédés doit être la même des deux côtés, que notre intérêt et celui du monde exigent que les Alliés ne triomphent pas, qu'après tout, nous avons moins à redouter le triomphe de l'impérialisme allemand que celui de l'impérialisme anglais.

Il faut donc convenir que les Français qui passent chez nous, par le seul fait qu'ils disent ce qu'ils savent du problème de la guerre, compromettent les succès du chef nationaliste et gâtent l'effet de sa campagne. Ils ont beau y mettre toute la discrétion, toute la délicatesse, ce n'est pas leur manière de dire et de faire qui est contrariante pour les desseins et pour les procédés nationalistes, c'est la vérité qu'ils disent, ce sont les faits dont ils témoignent.

Il est donc plus que naturel que leurs visites au Canada, la visite de tous et de chacun, car pas un n'a échappé aux traits et aux sarcasmes du maître où des disciples, soient vues d'un mauvais œil par ceux dont elles dérangent les projets et dont elles contredisent les assertions.

Une seule chose peut surprendre ceux qui étaient renseignés, mais qui évidemment ne l'étaient pas assez, c'est le degré du mécontentement et c'est la manière dont il s'exprime.

Nous aurions cru ces gens là assez habiles ou assez beaux joueurs pour dissimuler leur grogne, nous les supposions assez bien éduqués pour ne manifester leur dépit, puisqu'ils ne pouvaient le contenir, qu'avec esprit et politesse. Quelques-uns, il est vrai, ont su

être polis; d'autres, et des plus en vue, ne l'ont pas pu. La nature a été plus forte que la raison.

Dans cette dernière catégorie il faut laisser sa place à un journal hebdomadaire de Montréal qui, dans son numéro du 25 août dernier, a lancé deux colonnes de sophismes et d'inepties à la tête de nos visiteurs français passés et présents, reprochant le zèle outré, l'acharnement (!) intempestif de certains "missionnaires français," qu'il dit affublés du titre d'"allumeurs" ou de "chauffeurs" d'entousiasme.

Bien entendu, toutes ces aménités et d'autres qui sont là, auxquelles ont répondu des échos inattendus, ont moins pour objet de blesser nos visiteurs français que de maintenir la clientèle et l'achalandage des organes du parti, mais elles pourraient blesser nos hôtes français et, en plus, elles suscitent contre eux des préjugés et d'autres impolitesses, dont nous aurons plus à souffrir que n'en souffrent ceux qui en sont les premières victimes.

Lorsqu'ils rentreront chez eux, au foyer endeuillé mais glorieux d'un peuple qui reprend, au prix de sacrifices incomparables, sa place première dans la conduite humaine des destinées du monde, d'un peuple dont nous sommes fiers d'être les frères par le sang et la langue, et dont nous avons toujours besoin, nos visiteurs français se rappelleront, certes, la cordialité émue et pleine d'admiration qu'ils ont rencontrée chez les meilleurs et les plus distingués des Canadiens-Français, mais ils se rappelleront, et ils ne pourront pas laisser ignorer, que c'est de chez nous aussi que sont partis contre eux certains vilains traits, plus maladroits que dangereux. Résumant leurs souvenirs, ils se diront, à la honte de quelques-uns d'entre nous, que rien d'aussi laid ne leur a été lancé ni aux Etats-Unis ni au Canada, ni par les Américains, ni par les Anglo-Canadiens, ni par les Irlandais. Tous ceux-ci, au contraire, Américains, Irlandais, Anglo-Canadiens, ont rivalisé d'amabilité et de bienveillance, comme pour mieux mettre en évidence, et quelques-uns y ont sûrement pensé, le contraste de leur conduite habile autant qu'aimable, avec celle de quelques canadiens-français, maladroite autant que désagréable.

Encore une fois, pour n'avoir pas su mettre un frein à cette espèce de forfanterie nous continuerons de souffrir tous dans notre honneur et dans nos meilleurs intérêts, par la faute de quelques maladroits, trop zélés partisans de la démolition.

Quelqu'un donnait l'autre jour la réponse qui suit, et qui ne manque pas de vérité dans sa forme originale, à un étranger qui lui demandait ce que c'est, au Canada, qu'un nationaliste : "C'est un canadien en ébullition, dont tous les défauts montent à la surface comme une écume".

Les Français et les étrangers qui jugent les Canadiens-Français par l'ébullition écumante du nationalisme, n'en peuvent avoir qu'une idée assez peu favorable. Sous cette écume, il reste pourtant de

bonnes, limpides et même délicieuses qualités, qui réapparaîtront lorsque, le feu des passions étant amorti, disparaîtra l'écume de l'ébullition.

Pour accélérer le retour de ces heureux moments, ceux qui ont gardé leur calme et froid bon sens, au milieu des passions échauffées, feraient bien de jeter un peu d'eau froide sur le feu, pour diminuer l'ébullition, qui ne nous fait pas honneur quand les yeux scrutateurs du monde sont tournés vers nous.

Il est fâcheux pour nous que tant de monde veuillent nous visiter et nous étudier à un moment si peu glorieux de la campagne nationaliste, mais à qui la faute, sinon à ceux qui ont choisi ce moment pour mettre en évidence leurs défauts trop grossièrement caractérisés.

L'auteur du vilain article dont nous parlons prétend que les Suisses de langue française n'ont pas reçu pour les éclairer autant de missionnaires que nous.

D'abord il en sait assez peu de choses, et nous, qui sommes loin, nous pourrions lui signaler plusieurs missions françaises en Suisse, qu'il a tout l'air d'ignorer.

Il ne réfléchit pas ensuite que la Suisse, pays indépendant, est neutre dans cette guerre, tandis que le Canada, colonie britannique, de par la volonté de sa métropole et de par la sienne propre, est, depuis le commencement de la guerre, au nombre des belligérants, à son rang de colonie britannique.

Mais il ignore encore une autre chose importante. S'il y a en Suisse des défenseurs de l'Allemagne et des adversaires des Alliés, ils n'ont pas cette difformité particulière d'être avec cela de langue française. Ils ont au moins l'excuse d'être de langue allemande, et il est inutile de leur envoyer des missions françaises. Tous les Suisses de langue française, à si peu d'exceptions près qu'on n'en signale aucune, sont avec la France et ses Alliés.

En tout cas, si certains nationalistes sont si susceptibles et si facilement irrités contre les missions françaises, c'est que ces missions leur sont particulièrement redoutables. Leurs susceptibilités et leur mauvaise humeur sont bien significatives, d'autant plus significatives qu'eux seuls, parmi les trois partis politiques, en sont affectés.

Les conservateurs et les libéraux diffèrent sur plusieurs points, mais tous aiment les Français qui nous font le plaisir de venir nous visiter et personne d'entre eux n'a été assez maladroit ni assez peu polis pour leur reprocher leurs visites comme intempestives. Faire la grimace aux Français qui passent paisiblement et poliment chez nous, avec une discrétion de paroles et une politesse de conduite absolument remarquables, qui rendent hommage à nos qualités, prennent notre défense et soutiennent nos justes revendications, est une particularité qui ne s'étale que dans certaines feuilles, dont la nervosité témoigne d'un état d'âme troublée. La peur et l'irritabilité que

ces gens-là éprouvent d'être contredits fait gravement douter de la sincérité ou de la sûreté de leurs convictions. On n'est pas si susceptible ni si ombrageux, quand on est sûr d'avoir pour soi la vérité et le bon droit.

Pour nous, nous souhaitons que nos frères et

amis français nous visitent et nous connaissent, pour nous aider ensuite de leurs paroles et de leur autorité morale, en France et même à Rome, comme l'ont fait, depuis leur retour, messieurs Veillot, Duthoit et Flory.

S. D.



NICOLAS II



LE *Figaro* a publié, à la mort de l'infortuné Czar, l'intéressant article qui suit, où la figure attristée et sympathique du malheureux souverain revit en quelques traits frappants de vérité historique et de signification politique.

La mort de l'empereur Nicolas met fin à la carrière la plus tragique de ce temps, et peut-être de tous les temps. Il était marqué du signe de la fatalité—et il le savait. Sans doute, cette prescience qu'il avait de son propre sort contribuait aux vacillations de son esprit et de sa conduite. Il subit la vie et fut ballotté par elle jusqu'à ce qu'elle le rejetât, sur le rivage.

Je l'approchai, pour la première fois, quand il vint à Paris au fameux voyage de l'alliance en 1896. J'étais alors ministre des Affaires étrangères. Le prince Lobanof, avec qui j'entretenais depuis longtemps des relations amicales, mourait au moment même où les souverains russes commençaient leur voyage.

A son arrivée à Paris, le jeune empereur m'apparut seul, inexpérimenté, déjà désarmé. Le souvenir du prince Lobanof fut un lien. Nicolas II m'accueillit avec beaucoup de simplicité et une sorte d'abandon. Il me parla en confidence et je me souviendrai toujours de la façon dont il s'ouvrit à moi au cours de la dernière audience, à Versailles. De lui-même, et comme pour chercher un appui, il m'exposa les difficultés de son règne commençant: "Je ne suis pas né pour le trône, me dit-il; on ne m'a pas préparé à cela. Cadet, j'étais fait pour rester officier ou marin, ne pas sortir de la vie privée, n'être rien autre chose que le fidèle et loyal serviteur de mon pays et de la dynastie. La mort de mon frère me laisse la couronne. Mon père vénéré meurt jeune et me voici maître et responsable de tout. Je ne suis pas prêt. Autour de moi, personne. Lobanof était le seul, d'ailleurs trop âgé. Il meurt. Sur qui m'appuyer? L'Empire est miné par les coups de sape profonds de l'anarchie et du nihilisme. Depuis quatre générations, mes pères ont vécu sous la menace de l'assassinat. La Révolution est partout. J'aurai des troubles en Pologne (c'est alors qu'il m'indiqua ses projets libéraux pour l'organisation du royaume); j'aurai des troubles et des révolutions en Finlande, au Caucase, en Arménie; j'aurai des complications graves en Extrême Orient. En Europe, la Russie n'ayant pas d'accès libre, ne peut faire ni la paix ni la

guerre. Je crains tout, et me voilà sans appui, sans conseil, sans Constitution. Il faudrait tout refaire; je ne sais que faire. Mon père s'est appuyé sur l'alliance avec la France; c'est la seule partie de son héritage qui m'apparaisse stable et solide. Vous pouvez compter que je lui resterai fidèle, comme je suis assuré qu'elle ne me manquera pas."

* * *

Vingt ans après, en 1916, la guerre depuis deux ans suivait son cours. Déjà la Russie avait subi de graves défaites; de profonds troubles intérieurs menaçaient l'ordre public et la dynastie. Les ministres se succédaient au pouvoir. En Europe, le bruit se répandait de toutes parts, venant on ne sait d'où, que le gouvernement de l'empereur Nicolas, et Nicolas lui-même, recherchaient une paix séparée. Sous des influences diverses, notamment celle de Raspoutine, l'empereur, disait-on, se préparait à trahir l'alliance. Des Russes arrivaient avec mission d'accréditer ces bruits et de préparer l'opinion à l'idée d'une révolution. Nous assistions à cette étrange propagande. Les moyens de communication avec la Russie faisaient défaut; on n'avait ni accès, ni contrôle. L'inquiétude tenait les esprits en suspens.

Sur ces entrefaites, juste à l'anniversaire des vingt ans, en octobre 1916, je reçus, par la valise diplomatique, une lettre que m'adressait un des familiers de l'empereur Nicolas. La lettre évoquait d'abord le souvenir de l'anniversaire; elle ajoutait que l'empereur n'avait rien oublié et n'oubliait rien. Voyant, dans mes articles du *Figaro* que je restais fidèle aux principes de l'alliance, il m'en remerciait et me faisait donner l'assurance qu'il en était de même de son côté. A l'occasion de l'anniversaire du voyage, qui avait laissé en son souvenir et en celui de l'impératrice une si profonde empreinte, il m'envoyait son portrait, de même qu'il m'avait donné son portrait vingt ans auparavant.

Cette initiative était toute spontanée. Rien, de ma part, ne l'avait provoquée. Eloigné des affaires depuis de nombreuses années, je ne pouvais rien. On n'avait aucune raison de s'occuper de moi et de m'adresser de telles déclarations si elles n'étaient pas sincères... Or, le portrait, dont l'envoi subit quelque retard, m'arriva juste à l'heure où la révolution renversait Nicolas sous le pré-

texte qu'il trahissait l'alliance et qu'il allait souscrire une paix séparée...

* * *

Nicolas était marqué du signe de la fatalité. Quelles que fussent ses aptitudes de chef de gouvernement, l'impossible pour lui était de gouverner. L'histoire avait poussé ce dernier empereur dans une impasse. Cela, il l'avait deviné ou, tout au moins, pressenti; son appréhension était devenue vision. S'il fallait définir son règne, je dirai qu'il fut une fuite devant le Destin. Peut-être trouverait-on là la raison des contrastes, des incohérences, des zigzags d'une politique toujours traquée. Il cherchait son refuge dans l'intimité du foyer: où l'eût-il trouvé?

La mort de Nicolas II est à peine l'exhalaison d'un souffle dans la tempête de la révolution. Les hommes qui se penchent sur cet océan de maux n'en voient pas le fond. En général, on préfère, comme lui, détourner les regards, se résigner, attendre, s'en remettre à l'inconnu, et c'est peut-être le plus sage.

La véritable énigme, le nœud gordien que Nicolas n'était de taille ni à dénouer ni à trancher, c'est l'emmêlement inextricable entre les aspirations de l'"intelligence" russe et les instincts populaires. Et ce discord, la révolution, au lieu de le débrouiller, l'a fait apparaître dans son impossible complexité.

Les vieux partis slavophiles avaient cru à une mission providentielle de la race ou de la nationalité russe. Seul peuple jeune parmi les autres peuples européens, l'avenir lui appartenait. Il reconstituerait l'Europe d'après ses propres principes, l'orthodoxie et la propriété communale. Il était le peuple "Messie", ayant une prédestination historique universelle. En remplissant son rôle "cuturo-historique", la Russie présiderait à l'avènement, dans les affaires humaines, de l'inspiration et du sentiment. Constantinople capitale serait La Mecque slave des temps futurs.

Ce sont ces idées et d'autres analogues, fomentées et manipulées dans les sous-sols, qui, finalement, ont fait sauter l'édifice bureaucratique fondé par Pierre le Grand. Nicolas II, comme ses détracteurs, est enseveli sous les ruines. Cependant, le peuple que la foi slave transfigurait ainsi restait bien loin du rêve, embourbé dans son sillon!

Maintenant, les reconstructeurs se présentent en foule. L'Allemagne au premier rang. On sait que sa main est lourde et ses devis chers. Mais la Russie n'en est pas à sa première erreur. On pousse les puissances occidentales à se présenter, mais elles sont si loin! Et puis, elles savent si peu et se sont laissés tromper si souvent!

Pour reprendre l'édifice à pied d'œuvre avec force, désintéressement et mesure, il faudrait, d'abord, connaître les points de contact entre les aspirations et les sentiments du peuple et ceux de l'"intelligence", puis les combiner pour en produire une force unique. La difficulté est là. Si l'on déterminait cette force, la règle serait de s'appuyer sur elle et sur elle uniquement. Se

méfier des improvisateurs brillants (ils abondent en Russie), des mécontents (ils surabondent dans toutes les crises), des souffleurs de baines et de rancunes (on les a vus à l'œuvre!). En un mot, il faudrait étudier, penser, réfléchir avant de se mettre au travail, et puis aller droit devant soi et suivre une ligne nettement tracée...

C'est ce qui nous manque peut-être. En tout cas, c'est ce qui a manqué à Nicolas II; il ne savait que sentir et subir. Si l'on s'en rapporte à la dernière lettre de lui, récemment publiée, la catastrophe, qui ne l'avait pas surpris, ne l'avait pas changé. Il est resté triste, résigné, fataliste... Russe jusqu'à la fin.

G. HANOTAUX,

de l'Académie française.

En agissant avec emportement, nous dévoilons notre faiblesse à l'enfant, et nous lui donnons l'avantage sur nous.

R. P. WEISS.

Des chevaux attelés trop jeunes sont des bêtes perdues; des oiseaux qui chantent trop tôt, le chat les prend.

R. P. WEISS.



Pan-Germany!—Du Kystonder (Londres).



A LA GLOIRE DU SOL



*Aux mânes héroïques des premiers
laboureurs canadiens, à Louis Hé-
bert (1).*

Les gloires du passé revivent parmi nous...
Ville des souvenirs glorieux et durables,
O cité de Québec ! sur ton roc, les érables
Couronnent plus d'un front de leur feuillage roux.

Et tu n'as pas voulu, dans ton âme pieuse,
Oublier le plus humble et le plus généreux
De tous ces fiers soldats, ces apôtres, ces preux,
Dont le sang et l'esprit, en moisson merveilleuse,

Ont gagné par millions de dignes descendants.
HEBERT, le grand semeur, le vrai colon, l'ancêtre,
Avec son cœur d'apôtre et son geste de prêtre,
Revivra désormais au sein de ses enfants.

* * *

Ouvre les yeux et sors de ta nuit séculaire,
O toi, que si longtemps nous avons attendu.
Car c'est pour t'acclamer qu'un peuple s'est rendu,
Et ceux qui sont venus ont labouré la terre.

Regarde autour de toi !... Tu cherches ta maison
Dont le foyer, jadis, en spirales subtiles,
Exhalait le parfum de tes peines utiles !...
Nous avons agrandi l'allonge et la cloison.

Pour abriter ta race innombrable et pressée
Il ne suffisait plus d'un chalet de sapin;
Mais ce sont des palais de granit et d'étain
Qui sont sortis de ta chaumière trépassée.

Quelques-uns de tes fils ont pris place à l'autel
Du Dieu qui protégea ton œuvre dès l'aurore ;
D'autres ont, de leurs mains, sur l'enclume sonore
Reforgé le tranchant de ton soc immortel.

* * *

Mais, tu cherches ta lande au bord de l'eau prochaine
Où le froment de France et le seigle et le pois

S'épandaient de ta main, sous la herse de bois !...
Nous avons reculé les bornes du "domaine".

Et, plus loin que la chaîne des Monts altiers,
Plus loin que le grand Fleuve et que l'Île opulente
Vers l'horizon d'azur, d'une âme confiante,
Nous avons prolongé tes sillons nourriciers.

Les blés que tu semas au pied de la falaise
Nous les avons semés aux quatre vents du ciel.
Et c'est du même et pur levain providentiel
Que se nourrit la foi canadienne et française.

Dans nos champs labourés que bénit le soleil
Nous parsemons l'effort d'où la richesse germe.
Et, pour que le foyer jamais ne se referme
Sur l'aïeul endormi d'un éternel sommeil

Sans laisser d'héritiers à sa chère faucille,
Nous aimons, comme aimait ton Epouse au grand cœur
Que monte autour de nous, innombrable et vainqueur,
L'essaim qui réjouit la table de famille...

* * *

O semeur de Blé pur, vers le firmament bleu,
Elève ton front noble et ton âme superbe !
Et dans l'or rutilant de la "première gerbe"
Offre au ciel ton cantique en remerciant Dieu.

Fidèle à son passé, ton peuple suit la trace
De l'ancêtre héroïque et marche sur tes pas.
La Terre de chez nous ne démentira pas
La mission sublime et haute de la race.

Une ardeur invincible animera tes fils
A la tâche qui fut ta sainte idolâtrie.
Car nous voulons prospère et grande la patrie
Et nous continuerons le "geste" que tu fis...

ALPHONSE DESILETS.

1—Ce poème a été lu par l'auteur au pied du monument de Louis Hébert, en la fête de son dévoilement,
le 3 septembre 1918.



Les enfants



PARIS est, dit-on, la ville où l'on s'amuse. On vient de toutes les parties du monde pour s'amuser à Paris, et cependant il n'y a plus de plaisir. Chaque hiver on peut entendre les mêmes plaintes; il n'y a plus de salons! il n'y a plus de plaisir!

Les jeunes filles se parent tristement de gaze, de soie et de fleurs, et s'ennuient mortellement dans des réunions où il est convenu que l'on doit s'amuser. Les femmes s'ennuient encore plus que les jeunes filles, et les hommes encore plus que les femmes. Ceux-ci cherchent dans des cercles, et celles-ci dans les intrigues, à tuer le temps qui les dévore. En même temps que l'ennui prend les proportions que nous voyons, on remarque qu'il n'y a plus d'enfants.

Pourquoi donc deux choses aussi charmantes, le plaisir et les enfants, ont-ils disparu de ce monde?

C'est que le plaisir et les enfants n'existent que dans l'innocence et la simplicité.

Le mal de notre temps, qui n'est pas autre chose que l'ennui, l'ennui morne et lourd qui conduit les hommes aux excès, est né le jour où l'innocence et la simplicité ont disparu.

Les femmes étaient gardiennes de l'innocence et de la simplicité. Les mères, en berçant leurs enfants sur leurs genoux, ont dû sentir frémir en elles quelque chose de plus grand que leur amour, elles ont dû sentir que dans leur bras reposait l'avenir du monde, et elles ont déposé ce fardeau, elles ont abandonné cette tâche, elles ont laissé à des mercenaires le soin de leur trésor!

Si nous remontions à la cause de cet abandon, nous la trouverions peut-être dans l'effet que produisit la *Nouvelle Héloïse*. A partir de l'apparition de ce livre, les femmes ne furent plus simples; elles furent toutes des Julie. Elles devinrent faciles et inabordables. Les hommes ne trouvèrent plus près d'elles la simplicité et le repos; ils y trouvèrent l'étiquette et le désordre, ils devinrent des amoureux ou des étrangers, ils ne furent plus ni des époux ni des amis, ils s'éloignèrent de ces femmes qui n'étaient plus pour eux ni des mères, ni des sœurs, ni des femmes, qui n'étaient plus que des divinités esclaves de leurs fidèles, des divinités qu'il fallait vaincre et adorer à genoux.

Le jour où les femmes furent fières d'apporter le trouble dans les cœurs, elles perdirent leur empire, et leur empire c'était le monde. On ne règne que par la paix; leur gloire était d'offrir le repos, elles ne l'ont pas compris.

Aujourd'hui les femmes sont abandonnées, elles ont senti leur empire perdu et elles ont cherché à le reconquérir; mais elles ne connaissent plus le chemin

et elles se sont égarées. Elles ont fait de misérables et vains efforts pour ramener les hommes, elles ont essayé de vivre avec eux, elles ont monté à cheval, elles ont fumé, elles ont joué, elles se sont faites garçons. Elles ont fait le dernier effort en ce genre: elles ont transformé leur salon en café, elles se sont assises au comptoir! Rien n'y a fait. Elles sont abandonnées et méprisées; elles ont confondu la licence avec la simplicité, et au lieu de ramener les hommes, elles les ont égarés plus loin et se sont égarées avec eux; puis enfin, sentant tout perdu de ce côté, elles ont cherché ailleurs le remède que leur instinct leur montrait dans la simplicité. Incapables de la retrouver en elles-mêmes, elles ont essayé de la retrouver dans l'enfance, qui est naturellement le lieu de la simplicité et de l'innocence; mais l'enfance abandonnée par elles n'existait plus.

Alors tout a été mis en œuvre pour sauver les enfants; là était le salut du monde, on l'a compris et tout a été fait pour eux. Mais tout ce qui a été fait a été fait dans le sens de la corruption! Toutes les ressources de l'industrie ont été exploitées au profit des enfants, leurs costumes sont des merveilles de luxe et d'élégance, leurs joujoux sont des chefs-d'œuvre! Les hommes qui se disent intelligents ont écrit pour eux, pour eux on a tout fait, sans songer que pour eux il fallait tout défaire, il fallait les nourrir comme les abeilles nourrissent la reine qui doit diriger la nouvelle ruche, du plus pur pollen des fleurs, et on leur a, hélas! jeté en pâture les reliefs infâmes d'un repas de cannibales. Nourris de cet épouvantable pâture, ces enfants ont grandi en un jour et ils ont été décrépits à vingt ans!

C'est ce que nous voyons en ce moment.

A dix ans, une petite fille est remplie de roueries et un petit garçon de dix ans est homme d'affaires.

J'en connais un qui vient quelque fois me rendre visite, il ne saute pas sur mes genoux en me demandant des joujoux ou des livres, non! Il s'excuse de me déranger, cause avec moi des affaires de l'Etat, et me raconte avec une vanité naïve le nombre d'actions que son père a sur telle ou telle ligne de chemin de fer; il est très fort! Il prévoit les chances commerciales, bonnes ou mauvaises!

Une fillette de dix ans entre devant moi dans un cabinet de lecture, et sa gouvernante demande des livres pour elle. Je m'attends à la voir sauter de joie à l'offre qu'on lui fait de quelques contes de fées; mais la petite fille sourit en reculant d'un pas, et la gouvernante dit avec orgueil:

—Mademoiselle est plus avancée que cela?

Alors, Paul et Vurginie? dit la loueuse de livres.

—Mademoiselle, connaît cela...

Alors l'enfant prend le catalogue, parcourt et dit avec aplomb :

—Ne me donnez pas de romans, maman ne le veut pas; donnez-moi un petit journal, celui qui publie les mémoires de Marion Delorme, c'est très-joli!

Les hommes n'ont pas compris que c'était à eux d'aller aux enfants, de se faire simples, d'abandonner la tunique souillée dont ils s'étaient drapés dans leurs orgies pour revêtir la robe blanche. Au lieu de se faire enfants, ils ont pris les enfants au berceau et en ont fait des hommes semblables à eux.

De même que les femmes n'ont pas voulu être femmes et avaient essayé d'être les compagnons des hommes, les hommes n'ont pas voulu d'enfants; ils ont voulu trouver sur le petit oreiller où reposait la tête de leurs fils un camarade qui connût leur vie !

Où se jeter maintenant, où trouver la simplicité perdue, où trouver l'innocence? Et cependant, quand par hasard vous rencontrez un enfant, que cet enfant vous dit un mot simple, que l'innocence se voit sur son visage, vos yeux se remplissent de larmes et vous riez en pleurant.

C'est que vous revoyez comme dans un rêve la patrie que vous avez perdue; votre cœur est encore sensible aux échos que vous avez entendus autrefois en vous-même !

N'essayez pas de conduire cet enfant dans le chemin où vous vous êtes égaré, laissez-le plutôt vous prendre par la main. Il sait encore le chemin que vous avez perdu, il vous conduira, et s'il faut vous mettre à genoux pour être de sa taille, faites-le, vous serez sauvé !

LES ENFANTS RICHES

Rien n'égale l'ignorance fondamentale des enfants riches. Ils savent de bonne heure tout ce qui peut s'apprendre par les soins d'un précepteur, et ils ignorent parfaitement le fond même de la vie commune au plus grand nombre, pour tout dire ils ne savent pas qu'il y a des pauvres. Cependant ils visitent quelquefois les pauvres. Cela leur est appris et ils y vont comme on va voir quelques chose d'extraordinaire, d'étonnant, ils parcourent d'un regard surpris la pauvreté de leur logis, ils font l'aumône avec un certain apprêt et ils regardent l'enfant déguenillé et pâli par le besoin à peu près comme ils regarderaient un veau à deux têtes.

Un jour, aux Tuileries, quelques petites filles jouaient ensemble; toutes étaient riches, cela se devinait à la recherche de leur toilette. A quelques pas d'elles, une autre petite fille, vêtue d'une petite robe d'indienne, coiffée d'un petit chapeau de paille tout simple, les regardait s'amuser avec une charmante petite mine rose et riante, pleine de bonne humeur. La timidité et le désir de participer aux jeux des autres enfants se lisait dans toute sa petite personne; elle

avançait en hésitant, en souriant, prête à parler, prête à s'enfuir. Enfin, elle n'y tint plus, et prenant résolument son parti, elle s'approcha tout à fait et dit :

—Je vais jouer avec vous, voulez-vous?

Mais les cinq ou six enfants qu'elle abordait ainsi se réunirent et après avoir chuchoté entre elles, il s'en détacha une qui lui dit :

—Vous ne pouvez pas jouer avec nous, maman nous a défendu de jouer avec les petites filles qui n'ont pas de robe de soie.

L'enfant, si riante toute à l'heure, se retira en pleurant; elle avait voulu apporter sa part de joie et de gaieté, et voilà comment elle avait été repoussée par des enfants qui peut-être, le matin, avaient visité les pauvres. C'est que les enfants riches voient les pauvres et ne les connaissent pas; ils leur font l'aumône et ne leur parlent pas, ils apportent une couverture à la mère et oublient d'apporter un joujou pour l'enfant, ils n'ont entendu sortir de leurs lèvres que le mot *merci*, ils n'ont jamais entendu le récit de leurs peines. Il n'y a rien de commun entre eux; et cependant tout est commun entre eux, les joies, les peines, les faiblesses, la crainte, l'espoir, les sourires, les larmes, la naissance, la mort, tout, tout, hormis la fortune. Voilà ce que les enfants riches ne savent pas; ils ne savent pas qu'un accident, la fortune, est la seule chose qui les sépare des enfants pauvres qu'ils ont visités le matin et que voilà entre eux la seule différence. Ils grandissent dans cette pensée, qu'il y a deux langages : le langage doux et consolant pour ceux qui sont heureux, et le langage rude et froid pour ceux qui ne le sont pas; ils apportent l'indifférence où il faudrait la consolation, et la haine vient où l'indifférence s'est fait sentir.

Si on voulait y regarder de près, on verrait, je crois, que les plus grandes plaies de notre époque ne peuvent être guéries que par les enfants.

Et pour cela il faudrait les sauver de notre corruption, il faudrait en appeler au courage des mères.

On épuiserait toutes les ressources de la législation, tout échouerait. Ce qu'il faut, c'est sauver les enfants. C'est dans les berceaux que reposent toutes les espérances de l'avenir. Les hommes d'état sont ces petits êtres roses, endormis sous des rideaux de mousseline, et que le bourdonnement d'une mouche éveille. C'est d'eux que nous devons attendre la solution de toutes les grandes questions.

Il faudrait apprendre aux mères qu'il ne suffit pas d'aimer son enfant; il faudrait leur apprendre qu'il ne suffit pas d'être mère, qu'il faut aussi être femme; il faudrait leur apprendre qu'en mettant des rubans au petit bonnet du premier-né, elles doivent penser à l'avenir du monde; que c'est dans leurs mains que les hommes déposent avec confiance le germe du bonheur et de la paix; l'avenir repose entre leurs bras et l'avenir ne veut pas être trompé dans ses espérances. S'il est trahi, il se vengera quand il sera le présent; au lieu de la paix qu'il promettait, il apportera la guerre

et les mères verront leurs enfants pleurer quand ils seront des hommes, pour n'avoir pas assez connu les larmes quand ils étaient des enfants.

Les enfants seront sauvés et avec eux l'avenir, quand les mères sauront ceci: que la pensée continuelle qui doit présider à toutes leurs actions est de sauver le monde, que leur devoir est de sauver le monde. Cette pensée suffirait, je pense, à leur donner un peu de la gravité qui leur manque et à leur faire attacher moins de prix à la nuance d'un ruban; ce qu'il faut qu'elles sachent, c'est que l'enfant qui vagit sur leurs genoux sera un homme, fera partie de la société et pèsera sur elle de tout le poids de sa corruption on l'enlèvera de toute la force de sa vertu; et que ce sont elles qui sont chargées de ce soin. En face de cette pensée, quelle est celle d'entre elles qui pourrait renoncer à ce devoir pour jouer à la poupée avec le précieux trésor qui leur

est confié? Il faut que par elles les enfants apprennent la vie, il faut qu'une idée commune unisse les mères et les enfants, il faut que les enfants instruits, riches, heureux, sachent qu'une élévation d'âme incomparable peut et doit se rencontrer dans ces autres enfants qui savent à peine exprimer leurs pensées; il faut que les enfants instruits, riches et heureux, craignent de rougir en présence de ceux à qui ils vont porter une aumône; il faut qu'ils sachent cela; non pas d'une manière vague mais d'une manière précise, certaine, comme ils savent qu'il fait jour; alors on verra les hommes chercher entre eux autre chose que cette apparence extérieure si indépendante d'eux-mêmes; ils iront promptement au cœur les uns des autres, et la vie naîtra de ce choc intime et profond.

JEAN LANDER



UNE SEMAINE DE GUERRE



LE succès des armées alliées se continue avec tant de vigueur et de précision que l'on est un tant soit peu exposé à se complaire dans un optimisme trop prononcé, aussi dangereux, peut-être, que le courant de pessimisme qui menaçait de nous submerger au printemps de cette année.

Cependant nos espoirs vont toujours grandissant et il y a bonne raison de croire qu'ils sont pleinement justifiés par les événements.

Nos troupes rencontrent deci-delà, il est vrai, de la part de l'ennemi, une résistance organisée et meurtrière, mais dans l'ensemble, il retourne avec rapidité là d'où il est venu. Notre avance est méthodique, aussi peu coûteuse que possible et si la victoire n'est pas encore entre nos mains, nous en tenons les éléments constitutifs de façon indéniable.

Au sud comme au nord; dans la région de Soissons et sur l'Ailette comme dans les secteurs d'Arras et sur la Scarpe et la Lys, nos troupes battent l'ennemi qui n'ayant pas de répit ne peut se stabiliser nulle part. C'est ce qui explique pourquoi sa retraite est principalement couverte par d'innombrables mitrailleuses, les grosses pièces d'artillerie étant mise à l'abri vers une ligne que nous décrivions la semaine dernière, et qui partant de Lens en passant par Bullecourt, Saint-Quentin, La Fère, Laon, Craonne et Reims, forme le système où se terra Hindenburg l'an dernier et que les allemands ont considéré jusqu'ici comme imprenable.

Protégés par cette ligne au nord sont les grands postes défensifs ennemis de Douai et de Cambrai. Pour doubler cette couverture, Ludendorff y a ajouté un second barrage de protection connu sous le

nom de Drocourt-Quéant et dérivant au sud sur Cambrai, au cas de rupture de la ligne Hindenburg.

Drocourt est au nord ouest de Douai et Quéant à l'ouest de Cambrai. Les troupes britanniques, avec un élan prodigieux ont enfoncé les deux lignes. On considère que c'est l'un des beaux coups de la guerre. Le système Drocourt-Quéant constitue la principale ligne de défense de l'ennemi. C'est le pivot de sa résistance. La perte de cette position peut être le prélude de désastres encore plus grands. Elle pourrait mettre en péril, Douai, Valenciennes et Cambrai, ces trois points inscrivant un triangle dont la base fait face à la région d'Arras et dont la possession est essentielle pour la libre évolution des armées de Ludendorff.

Contrairement aux prévisions, l'ennemi n'a pas réagi avec violence pour reprendre cette position mais a laissé les anglais s'y établir paisiblement. Les villages voisins étaient inoccupés.

Les allemands y ont subi une grande défaite et se replient virtuellement sur toute la longueur du front de bataille. Les Canadiens aidés par les troupes anglaises ont tout balayé devant eux. Au cours de la bataille ils ont fait 10,000 prisonniers. Les troupes canadiennes ont montré la plus grande habileté et le plus grand courage lors de cette lutte. L'ennemi avait consolidé ses lignes depuis 18 mois. Elles constituaient le plus formidable obstacle, car elles étaient pourvues de tous les moyens de défense que savent si bien utiliser nos ennemis. Ils avaient tellement renforcé leurs positions que sur un front de pas tout-à-fait cinq milles on a identifié pas moins de 11 divisions allemandes.

On peut raisonnablement supposer que la ligne Drocourt-Quéant est la dernière barrière entre notre front de bataille et Douai. Un regard jeté sur la carte montre quelle est la valeur de ce dernier endroit du point de vue des lignes de communication de l'ennemi dans le département du Nord. Lille, Douai et Cambrai sont les points vitaux du système par lequel les allemands ont pu, depuis quatre ans, maintenir leur emprise sur les grands bassins houilliers du nord de la France. L'importance qu'ils y attachaient fut indiquée par leur contre-attaque désespérée, lorsque Cambrai fut menacée par les Anglais en novembre dernier. Et Douai a une valeur pour eux encore supérieure à Cambrai, car cinq grandes routes y convergent et fournissent un puissant bastion de défense pour les mines de houille qu'ils y détiennent.

Déjà Lens est entre nos mains, et ce poste si ardemment défendu, autour duquel les armées anglaises et canadiennes ont évolué depuis deux ans, n'a pas été pris d'assaut mais nous a été abandonné à cause de l'encerclement que nos troupes ont pratiqué avec tant de courage et d'adresse. Il en sera de même de la région que devait protéger la ligne que nous avons pénétrée.

Depuis la semaine dernière, les alliés ont pris Bapaume, Comblès et Péronne et hier est venue la prise de Lens.

Sur le front de la Somme, vers Ham et Guiscard, on note la retraite de nombreux corps de troupes et l'évacuation précipitée des hôpitaux et des postes de secours.

Sur le saillant de la Lys, presque complètement redressé nous avons repris Kemmel sans trop de difficulté et les britanniques sont rendus à 7 milles au sud d'Armentières. Cela représente une avance d'une profondeur maxima de 4 milles sur un front de 20 milles.

Plus au sud, bien que les combats se bornent à des secteurs relativement petits, au nord de Soissons, au nord de Noyon et dans le voisinage de la Vesle, des engagements de la plus grande importance ont eu lieu. Les avantages que nous en retirons expliquent les sacrifices énormes que les allemands ont dû faire pour essayer de conserver ces points.

Au nord de Soissons, les troupes du général Mangin, après trois jours de furieux combats dans lesquels les mêmes positions ont été plusieurs fois prises et reprises, ont progressé sur le plateau qui surplombe la vallée de l'Ailette, derrière le Chemin des Dames, d'où l'on peut clairement apercevoir Laon, l'un des bastions de la ligne de défense allemande.

Les troupes françaises ont rencontré autour de Juvigny l'élite de l'armée allemande, les grenadiers de la garde prussienne. Elles ont infligé une défaite décisive à l'ennemi. Les américains opéraient aussi contre Juvigny. Bien que l'armée américaine forme un corps de troupes distinct, un assez bon nombre de ses divisions sont encore encadrées par les troupes

françaises. Bientôt, après un entraînement suffisant elles auront leur complète autonomie, sous la haute direction du généralissime.

Tous les noms qui reviennent sous nos yeux dans la campagne actuelle, nous sont bien connus. Ils ont été le théâtre d'actions meurtrières en 1916 et 1917. Nous repassons cette année par le même calvaire de sang et de ruines, mais, heureusement, les conditions sont différentes. L'an dernier, l'ennemi se retirait en bon ordre vers une base assurée et préparée d'avance. Cette année, il recule l'épée dans les reins; sa retraite ressemble un peu à une déroute; il n'est certain d'aucune position à l'arrière où il pourra s'arrêter et se refaire.

Il semble que les divers commandants allemands soient laissés à leurs propres ressources et que leur général en chef, ménageant ses réserves, les laisse se tirer d'affaire du mieux qu'ils le pourront. Cela expliquerait l'apparente confusion qui existe sur le front allemand et la pénurie de ses réserves.

"Tous les commentateurs" dit une dépêche de Paris, s'accordent à dire que le succès des anglais aura probablement de grands effets et obligera les armées allemandes en face de Saint-Quentin et de La-Fère, à accélérer leur retraite de peur que le pivot de toute la ligne, à l'ouest de Cambrai ne s'écroule, ce qui mettrait tout le front en péril. A l'extrémité méridionale du front, l'ennemi continue à opposer une résistance énergique entre l'Ailette et l'Aisne, mais l'avance des français leur donne vue sur tout le pays, à l'est, jusqu'à Laon.

C'est pendant que les troupes britanniques engrangent leurs nombreux succès que les français continuent leur marche triomphale au nord de Soissons, dans le voisinage immédiat du bois de Coucy-le-Château, immédiatement au sud de la grande forêt de Saint-Gobain, où s'abrite, dit-on, un des monstrueux canons qui bombardent Paris à longue distance. L'objet de la poussée française est d'avancer vers Laon qui possède pour les allemands une importance stratégique de même valeur que Cambrai et Douai au nord.

Ne pouvant arrêter l'élan des alliés le grand-état major continue à dire au peuple allemand que l'offensive du maréchal Foch a manqué son effet; que les faibles succès qu'il a eus, lui ont coûté d'énormes sacrifices et que la retraite actuelle n'est que pour raccourcir le front et diminuer proportionnellement les effectifs requis pour la défense. On ne parle pas de la retraite à la ligne de Hindenburg ou plus en arrière encore. Il est certain qu'une fois la retraite bien comprise par la nation allemande le découragement sera grand et l'effet désastreux. Le moral des soldats est sérieusement affecté et des journaux comme le "Worvaerts" organe socialiste, commencent à soulever un coin du voile.

Les hommes politiques allemands ne semblent pas être plus certains de la ligne de conduite à suivre

que ne le sont les généraux sur le champ de bataille. Von Kuehlmann pour avoir voulu dire que la décision du conflit ne sera pas la suite d'une victoire, y a perdu son portefeuille de ministre des affaires étrangères. Le prince de Bavière battu par les troupes britanniques, semble être en disgrâce comme le devint Von Kluk après la première bataille de la Marne. Il n'y a que le "kronprinz" sur le sort de qui les défaites successives n'ont guère d'effet. Il a encaissé Verdun et la seconde Marne sans que son père ait songé à la mettre au rancart. Toutes ces aventures cependant indiquent de l'indécision et une faiblesse de conception dont on n'aurait pas cru les chefs allemands capables.

Pendant quelque temps on imaginait que leurs troupes se cramponneraient à une ligne formée des rivières qui arrosent le front de Picardie, l'Ailette, l'Oise, la Somme et la Tortille, mais l'avance de chaque côté de la Scarpe et le succès du général Mangin, qui a pu consolider ses gains entre l'Ailette et Chauny ont renversé ce plan, car un essai d'offensive, s'il était infructueux, mettrait en danger tout le projet de retraite de l'ennemi. Il recule donc sans cesse, livrant encore de durs combats d'arrière garde pour dégager ses gros bataillons et les sauver du désastre. Nos troupes ne cessent de le harceler.

C'est au cours de ces combats, livrés incessamment par les armées britanniques, que les divisions du Canada et de l'Australie se sont particulièrement distinguées depuis plus d'un mois, acceptant les plus rudes tâches sans trêve ni repos, et gagnant une réputation qui les fait à bon droit redouter de l'ennemi. Le nombre des pertes est relativement moins élevé dans cette offensive commencée le 18 juillet que dans les combats qui l'ont précédée, mais le "communiqué" contient malheureusement chaque jour le nom de personnes bien chères, de braves jeunes officiers grièvement blessés ou frappés mortellement. C'est ainsi que nous avons appris lundi le sacrifice de sa vie fait par le jeune fils de l'Honorable Rodolphe Lemieux, blessé le 28 août à la tête de son peloton et mort le même jour de ses blessures. Toute la sympathie de notre population va aux parents de ce brave enfant de dix-huit ans qui, faisant mentir la légende que l'on voulait créer à notre endroit, a donné la preuve la plus complète et la plus douloureuse de son dévouement à la cause de la justice et du droit.

Tout semble fort tranquille sur les fronts d'Italie et d'Albanie. Les dépêches qui nous parviennent ne font mention d'aucun engagement d'importance. Les événements qui se produisent sur le front occidental, surgissent avec une telle rapidité et font prévoir de si extraordinaires résultats que les correspondants ne paraissent pas trouver de place pour ce qui, à leurs yeux, est de valeur négligeable, pour le moment du moins.

Les alliés paraissent avoir des succès notables en Russie. Dans la région du nord, avec l'aide des for-

ces russes, ils ont repoussé les contingents bolchevistes à 75 milles au sud d'Archangel. Vers le sud et en Sibérie, les Tcheco-Slovaques ont effectué leur jonction avec les troupes du général Semenoff à 80 milles à l'est du lac Baikal. L'emprise bolcheviste diminue toujours.

Ces jours derniers les dépêches annonçaient la mort de Lénine, tué d'un coup de pistolet par une révolutionnaire socialiste. "La révolution est comme Saturne", disait un montagnard français, "elle dévore ses enfants". Le système des compensations existera toujours et le groupe Lénine qui a régné jusqu'ici par la tyrannie et la trahison recevra un jour la rétribution qu'il mérite. La charette qui conduisit à l'échafaud, de 1789 à 1793, tant de victimes innocentes, servit aussi de véhicule à Robespierre et ses acolytes, lorsque leurs abominables excès eurent rempli la mesure de leurs iniquités.

On n'entend plus parler que rarement de la campagne sous-marine. De temps à autre on signale une attaque en mer, mais dans l'ensemble, il y a une diminution remarquable.

Le transport des soldats et des munitions américaines se poursuit toujours avec la même régularité.

En somme, les nouvelles de partout sont très rassurantes.

4 septembre 1918.

A. GOBEIL.



La vision fugitive du Boche, d'après *Punch* (Londres).

L'APPEL DE LA TERRE

Roman de mœurs saguenayennes par Jean Sainte-Foy

I

ILS fauchaient depuis le petit jour et, déjà, ils entendaient dans l'espace ensoleillé et chaud, les notes de l'angelus du midi; ils fauchaient depuis l'heure où les étoiles plus basses et pâlies clignotent sur la courbe frangée des montagnes. Les reins courbés comme des lutteurs, d'un balancement régulier, pas à pas, ils attaquent les foins et le mil cendré; ces herbes blessées à mort, se courbent en larges andains autour des faucheurs, cependant que le soleil, à mesure, fane leurs fibres.

Un dernier éclair des faux et les hommes s'arrêtent. Le soleil du midi arde sur toute la campagne cuisant la terre, séchant l'herbe, accablant bêtes et gens.

Jacques Duval et son fils André vont s'asseoir dans l'ombre mince d'une clôture et se mettent en frais, sans plus de cérémonies, de mordre à belles dents dans la grosse galette brune du lunch préparé, le matin, à la maison. Et, pendant qu'ils mangeaient, mastiquant bien chaque bouchée qu'ils humectaient de grandes lampées de lait, ils regardaient devant eux le travail accompli... Tout près, dans le chaume, attelés à une charrette flanquée de grandes "aridelles", deux bœufs roux semblent sommeiller, les yeux ouverts; par instants, ils secouent d'un long frémissement leur échine puissante harcelée d'essaims de mouches.

Pendant la fenaison, le repas des faucheurs est vite pris; le temps presse et l'appétit est robuste; faucher durant toute une matinée fait descendre l'estomac dans les talons, aussi, s'empresse-t-on de le remettre à sa place. Ensuite, vient la demie-heure de repos mérité et réparateur, le moment des confidences ou d'un court sommeil.

Jacques Duval et André allument leur pipe et se mettent à causer.

André est rêveur; il regarde son père qui, le chapeau sur l'oreille, hume consciencieusement les bouffées de tabac de son brûle-gueule très honnêtement culotté. Après quelques instants, André laisse échapper aigrement ces paroles.

—Sais-tu, père, que Paul vient souper à la maison, ce soir?

—Mais oui, mon garçon, même que j'ai dit à ta mère de faire rissoler une omelette au jambon, puisque notre Paul est maintenant accoutumé aux grandeurs.

—Drôle de grandeurs... un maître d'école ! fit André avec amertume; j'aime bien mieux, moi, rester un simple habitant, un pauvre cultivateur, un toucheur de bœufs...

—Chacun son goût, mon garçon, et, d'ailleurs, qu'est-ce que tu veux qu'on y fasse? Ton frère a voulu devenir un "monsieur", voilà...

On sait ce que l'on veut dire à la campagne d'un paysan qui est devenu un "monsieur". Il est un être à part; il a des manières douces, inoffensives, mielleuses, un peu les façons du parvenu, mais il n'en a pas toujours la morgue; il ne brille pas par la fortune; il est plutôt pauvre, plus pauvre souvent qu'un cultivateur qui n'a qu'un demi-lot à cultiver. Au milieu de ses parents et de ses amis d'enfance, le "monsieur" se distingue par une instruction et une éducation qu'eux n'ont pas et, à cause de cela, il a abdiqué leurs manières brusques et parfois grossières. Il ne fuit pas la société de ses anciens amis, mais ceux-ci l'évitent quelquefois avec obstination, le raillent au besoin. Bref ! le terme de "monsieur" n'implique pas l'injure ni le mépris; il exprime plutôt, chez les campagnards, un sentiment de pitié.

"Tout de même, c'est un bien bon garçon que Paul, rectifia le père Duval, qui avait peur d'en avoir déjà dit trop long sur le compte de son aîné.

—Sûr que oui, approuva André, mais ne vaudrait-il pas mieux qu'il cultivât la terre comme nous? Nous serions trois à la besogne et à trois, nous taillerions une rude concurrence aux Mercier, aux Gendron et aux Bergeron; ceux-là ont des bras pour cultiver; aussi, quelle besogne ! Dans quelques années, leurs lots vaudront très cher et pas un coin de leurs champs ne sera en friche; du train dont vont les choses, ils pourront bientôt nous acheter. Et tenez, l'autre jour, comme je me rendais au "trécarré" chercher les génisses, j'ai rencontré Mercier qui m'a demandé comme cela?: "Hé ! André, pas encore à vendre la terre du père?..." Je lui aurais donné un coup de poing. Et, comme je le regardais d'un œil qui voulait en dire long de ce que j'avais sur le cœur, Mercier a ajouté : "Tout de même, vous faudra bientôt des engagés; les récoltes, tu sais, et les semences, c'est pas les moineaux ni les corneilles qui les font." Ah ! c'est raide, allez, de se faire dire des choses comme ça.

—Encore une fois, qu'est-ce que tu veux qu'on y fasse, répéta le père Duval en poussant un soupir. Tous deux se levèrent.

La prairie semble fatiguée du fardeau du foin qui reste encore debout... Au travail donc sans plus tarder. Demain, il y aura peut-être la pluie, l'ennemie acharnée de la fenaison...

André, sombre toujours, enfonce déjà sa faux dans l'épaisse nappe de mil... Jacques Duval, après avoir allumé tranquillement une seconde pipe, tire sa

pierre à faux d'une petite gaine de cuir qu'il porte à sa ceinture et, la passant et repassant sur sa lame, en fait crisser au loin l'acier...

Et jusqu'à la brunante, les deux faux brisèrent l'herbe au vol régulier et chantant de leurs ailes claires..

II

Voulez-vous connaître l'âme d'une peuple, regardez la contrée qu'il habite, le sol qui l'a façonné à son image. Or, nulle part, cette influence de la terre sur l'âme de ses habitants n'est plus marquée qu'en notre province de Québec, parce que nul pays n'est délimité de façon plus précise. Enfermé entre les murailles de granit de ses Laurentides et les immensités de l'eau de son fleuve, le Canadien français de la province de Québec s'est développé d'une manière spontanée et originale, en intime harmonie avec la terre natale.

Celle-ci offre un décor multiple et varié à souhait, pittoresque, sévère et riant tour à tour. La province de Québec est la Suisse du Canada, a-t-on dit avec raison.

Cependant on entend répéter souvent que la patrie de Guillaume Tell est plus pittoresque en général que les côtes du Saint-Laurent. Ce n'est pas juste. Que la Suisse présente plus de jolie grâce dans le dessin de ses montagnes et dans la forme de ses lacs, possible; n'empêche que la nature canadienne est plus précisée par la sauvagerie de ses aspects, par la pureté de ses horizons comme par la pureté des mœurs et des coutumes de ses habitants...

D'un côté, c'est la mer qui se chante éternellement à elle-même sans se laisser jamais son hymne vaillant et mélancolique, et de l'autre, ce sont nos Laurentides aux lignes nettes, aux sommets arrondis, enveloppés de brume, aux pentes abruptes et aux gorges profondes, où dorment les lacs dans lesquels se précipitent des Niagaras en miniature. Pentés et cimes, gorges et vallées sont autant d'étagères qui supportent des forêts éternellement vertes de sapins et d'épinettes. Et de toute cette nature à la fois calme et tourmentée suinte un climat énergique dont la mâle alternance des hivers rigoureux et des étés vibrants fouette le sang et trempe les muscles.

C'est de ces monts et de ces plaines, de ces lacs tranquilles et de ces forêts sauvages qu'est faite l'âme du peuple canadien; âme de douceur, de charme, de joie saine et franche qui s'accompagne, l'occasion venue, d'une bravoure indomptable et quelques fois farouche.

La nature laurentienne est variée et, pourtant, étudier l'un de ses aspects, c'est apprendre tous les autres; connaître un village de nos campagnes, c'est savoir par cœur tous nos villages, comme on peut apprendre par l'étude d'un seul individu le type général de l'habitant de nos campagnes....

Quand le voyageur, harassé, est parvenu, par les

lacets d'une route rocailleuse au sommet des montagnes qui entourent, du côté du nord, l'embouchure de la rivière Saguenay, il aperçoit, tout en bas, un joli village qui, par sa tranquille apparence semble l'inviter au repos qu'il désire. Formé de rangées de maisonnettes blanchies à la chaux, carrelé de petits jardins potagers et piqué de bouquets d'arbres, ce hameau respire l'aisance relative de ses habitants. Au reste, les grands champs cultivés qui l'entourent parlent plus éloquemment encore de la situation financière heureuse de leurs propriétaires.

C'est le village des Bergeronnes.

Il est traversé de deux petites rivières qui lui ont donné leur nom et ses rivières elles-mêmes s'appellent du nom des oiseaux qui étaient connus, en France, au temps de Champlain, sous la gracieuse appellation de bergeronnettes et qui étaient très nombreux à l'époque de la colonie dans les parages de Tadoussac.

On a prétendu que le nom de Bergeronnes peut avoir été donné à ces rivières en souvenir de Pierre Bergeron, géographe et navigateur, qui a parlé des voyages de Cartier et de Roberval dans un intéressant traité de navigation. Mais on n'admet guère cette hypothèse.

Aux Bergeronnes fleurit dans toute sa diversité de couleurs et de dessins la nature saguenayenne.

En arrière du village s'étagent des collines d'où des arbres de toutes les essences dégringolent jusqu'aux premières habitations. Nulle part, le long de la côte, les forêts ne sont plus vertes et les plaines plus dorées....

La maison de Jacques Duval est bâtie à l'entrée du village, sur le bord de la route de l'église. Elle est blanche, propre et surmontée d'un toit pointu garni de lucarnes. C'est le père Duval qui l'a bâtie, il y a une vingtaine d'années, quand il est venu s'établir aux Bergeronnes après avoir vendu le demi-lot de terre qu'il possédait à la petite Rivière Saint-François, dans le comté de Charlevoix. Elle est bien à lui, cette maison, de même que la terre qui l'entoure...

Il a fait, durant dix ans, toutes les économies pour payer l'une et l'autre.

Il y a tout alentour de la bâtisse un jardin potager où il pousse des tourne-sols à côté des choux et des betteraves. Ce jardin-capharnaüm est l'objet de toutes les sollicitudes de la mère Duval comme aussi de ses plus noirs soucis. Vingt fois le jour, en effet, il lui faut sortir et chasser à coups de tout ce qui lui tombe sous la main un bataillon de poules et de poulets, qui, après avoir traversé sans péril et partant sans gloire des clotures obligeantes, viennent lâchement faire le sac des plate-bandes. Un énorme coq surtout est la bête noire de la mère Duval, bien que ce chanteclerc soit du plus brillant plumage. Aussi, il ne se passe pas de jour que la brave femme ne se promette de faire de cette tête de Turc à crête sanguinolente un ragoût pour le dimanche suivant.

Le rez-de-chaussée de la maison dont, du reste, tout l'intérieur n'a rien du Palais des Doges, se compose de deux pièces: la cuisine qui est aussi le salon, la salle de réception et la salle à manger et la chambre des vieux qui renferme les garde-robes, le garde-manger et, au besoin, le cellier. En haut, sous les combles, se trouvent la chambre d'André et celle dite des étrangers.

Les murs et les cloisons de ces pièces sont tapissés de vieux journaux mais tout est de la plus engageante propreté. La grande horloge carrée qui sert aussi de coffre de sûreté est solidement placée sur une tablette, au-dessus de la grande table de famille. A côté se détache en noir la croix de Tempérance; partout ailleurs s'étaient des lithographies des moins esthétiques: l'une de la Vierge à la Crèche, une autre du Roi Edouard VII et une troisième d'un chef politique du pays que l'on a découpée d'un grand journal illustré.

Pour l'heure, la mère Duval finit de laver son plancher et tout sent net dans la maison. Demain n'est pas dimanche mais c'est jour de fête quand même, puisque Paul doit venir. Tout l'après-midi, les poules ont pu picorer tant qu'elles ont voulu les "carlés" du jardin; le futur "ragout" en a même profité pour déraciner une bonne douzaine de choux et toute une plate-bande d'oignons sans s'entendre menacer du plus léger coup de balai.

Les faucheurs vont bientôt rentrer...

Ils s'en revenaient, en effet, à travers les champs, assis tous deux, les pieds ballants, sur la charrette que traînaient à petits pas mesurés les bœufs roux.

Encore une rude journée finie !

Le soir descend, un beau soir dont les deux hommes peuvent distinguer, derrière eux, à l'horizon de la prairie, les sourires mélancoliques... Quand ils arrivèrent près du plateau où s'élève la maison, ils se trouvèrent en face de toute la beauté crépusculaire du jour. Les montagnes qui entourent l'horizon, s'efforçaient de retenir le soleil en fuite, et sur leurs flancs, traînait une brume bleuâtre. Tout le bord du ciel se teintait de couleurs charmantes qui, par d'heureuses gradations, passaient du violet à l'or... Au loin, à la lisière du bois, une vache meuglait vers la maison.

"André, tu soigneras bien les bœufs," recommanda le père Duval, quand la charrette se fut arrêtée devant les étables...

III

Le souper est servi sur la nappe de toile du pays. Dès que sonne la demie de sept heures, le père Duval s'installe à sa place et, en deux minutes, avale sa part de soupe, une bonne soupe aux légumes telle que savent la faire si bien les menagères de la campagne. Il aurait bientôt fait d'engloutir sur la même mesure

l'omelette au jambon qui sentait bon par toute la pièce, mais il s'arrêta quand la mère Duval fit remarquer avec douceur :

"Il est entendu que nous attendons Paul."

Et le père se résigna en jetant des regards attendris sur l'appétissante "catalogne".

Ce nouveau supplice de Tantale ne se prolongea pas heureusement outre mesure pour le faucheur affamé. On frappa à la porte et un jeune homme entra qui se jeta aussitôt dans les bras de la mère Duval qui n'avait que le temps de s'écrier :

"Je le savais bien, moi, que c'était Paul !"

Le jeune homme alla presser les mains du père et d'André, puis l'on se mit à table.

Paul Duval venait de traverser les trois lieues de montagne qui séparent Tadoussac des Bergeronnes pour venir passer avec les siens la journée du lendemain.

Un drôle de maître d'école toutefois que ce Paul Duval ! C'est en vain que l'on eût cherché en lui quelque chose du type classique de l'instituteur des campagnes.

C'était un assez joli garçon de vingt-cinq ans, aux traits énergiques mais tempérés par une douceur inexprimable. Toute sa physionomie respirait la fierté et un peu aussi la mélancolie. Brun, les cheveux crépus, le nez fin et légèrement busqué, il promenait autour de lui deux prumelles ardentes, inexpertes aux ruses, et où l'âme, à toute occasion, se trahissait. Sa figure méditative révélait dans la courbe du menton, le dessin des lèvres et la ride verticale qui commençait de se creuser entre les sourcils, une nature studieuse douée d'une calme vaillance. Une fine moustache brune accentuait la pâleur de son visage teinté par le hâle persistant qui disait les journées vécues dans la vibration du soleil.

Paul Duval, depuis deux ans, était instituteur dans le village de Tadoussac. Quand il avait quinze ans, son père avait voulu ajouter à tant d'autres sacrifices celui de le faire instruire; Paul, du reste, montrait de bonnes dispositions pour l'étude. On espérait en faire un prêtre; il se fit maître d'école.

Aimait-il sa profession ou son métier ?

Il eut été difficile de l'affirmer. Ce que l'on pouvait dire, c'est qu'il était exact et docile. Son humble conception du devoir lui permettait d'affronter avec entrain les ennuis et les duretés de cette vie de pédagogie...

Mais les soirs de ses dures journées d'enseignement, il s'en allait errer sur les grèves du fleuve ou sous les sapins des bois environnants; là, on le voyait perdu en de longues songeries. Il n'était plus alors le maître d'école. Cependant même en ces moments de solitude, de réflexion et de rêve, Paul Duval ne se plaignait pas. Mais trop prolongée, cette espèce d'isolement moral dans lequel il prenait plaisir à se condamner, lui pesait parmi la bruyante gaité des

paysans qui l'entouraient. Alors, il n'était pas toujours heureux; il entretenait des pressentiments pour l'avenir.

Paul Duval était fils de cultivateur. Il était terrien par atavisme. Et ces rêveries persistantes, les yeux dans le vide; ces heures passées à regarder un paysan travailler dans son champ ou une scène quelconque de la vie agraire, ces promenades obstinées et si aimées, le long des champs de blé mûr ou d'avoine blondissante, n'était-ce pas autant de manifestations de la nostalgie de la terre? Que ne pouvait-il donc alors aller joindre ses bras à ceux d'André, à ceux déjà affaiblis du père? Que ne sacrifiait-il le stupide préjugé pour y retourner à cette pauvre vieille terre amie, et si délaissée par ceux qui ont cru, un jour, en perdre l'amour?

Pauvre bonne terre canadienne, en certains endroits de notre province, elle n'a plus qu'à dormir au grand soleil du bon Dieu, tandis que les outils des champs se rouillent sous les appentis. Les bras manquent trop. L'église de certains villages devient trop grande et, durant les cérémonies du dimanche, il y a parmi l'assistance des taches qui sont des bancs vides. On commence à rougir, chez nous, du titre d'habitant; on a honte d'être un homme qui habite "son" pays et dont on connaît le père, la mère, le grand père, et le bisaïeul. L'on préfère se faire aventurier des grandes villes avec un passé ignoré, un avenir inquiétant, renoncer au bénéfice d'honneur et d'estime dont on peut jouir chez soi, pour aller chercher à la ville une place sans gloire, sans plaisir, pas toujours honorable. Que cette peur des soi-disants "intellectuels" sortis de nos maisons d'éducation, que cette peur de toucher aux mancherons de la charrue et de salir leurs mains blanches par le frottement du papier, dans la terre humide des labours, en a fait de dévoyés et de ratés!...

Mais si Paul Duval s'ennuyait parfois de la terre dont il se trouvait comme banni, il arriva qu'il se mit à souffrir également de la nostalgie du monde, maladie d'autant plus dangereuse pour lui qu'il ne connaissait à peu près rien de son objet. Que savait-il, en effet, de ce monde que son instruction, si mince fut-elle, lui avait, croyait-il, rendu accessible! A peine en avait-il entrevu quelques images à travers les fenêtres grillées de l'Ecole Normale de Québec où il avait fait ses études? Et, parce qu'il ne le connaissait pas complètement, il se mettait quelquefois à l'aimer follement et brûlait de s'y hasarder.

Et c'est ainsi qu'en ses heures désœuvrées, Paul Duval, l'instituteur de Tadousac, était agité de ces deux alternatives. Il prenait comme une sorte d'âpre plaisir à opposer les tranquilles recoins des campagnes qu'il connaissait à la fébrilité de l'autre vie qui surabonde et qu'il ignorait...

Et entre les deux, son cœur n'avait encore osé choisir.

N'ayant pu apprendre, durant ses études, l'énergie nécessaire à la lutte, Paul restait encore l'écolier

sujet aux impressions singulières et vives, capables seulement de s'émouvoir devant ce qui manifeste un aspect, mais n'ayant que des notions imparfaites sur les choses pratiques; resté naïf, il ignorait tout de la vie, sauf ce qu'il en souffrait sans cause précise...

—Devinez ce qui m'arrive, fit tout à coup Paul, après avoir mangé quelques instants en silence.

—Une bonne nouvelle? demanda le père.

—Très bonne; monsieur l'inspecteur vient de me faire savoir que l'inspection de mes élèves ayant été satisfaisante aux derniers examens, mon traitement sera porté à deux cents piastres, l'année prochaine.

—Diable! fit le père, en avalant coup sur coup deux gorgées de thé chaud.

—Voilà où mène le travail, ajouta sentencieusement la mère.

Elle couvait du regard son fils aîné, ce fils dont elle était fière et qui lisait dans de gros livres. C'était son préféré, son gâté, celui-là. Elle ne s'en cachait pas, d'ailleurs, et elle ne voyait aucun mal à cette préférence. Il est vrai que de temps en temps, son Paul subissait les railleries de la famille et des voisins, qu'on lui reprochait d'avoir voulu être un "monsieur" mais si cela lui faisait plaisir, à lui, d'apprendre à lire et à écrire aux autres!...

Quand on eut mangé le dessert, une assiettée de framboises avec du lait et du sucre, André et son père, fatigués du travail de la journée, allèrent se coucher après avoir recommandé à la mère de les réveiller, le lendemain, à quatre heures. Bientôt, on entendit les ronflements sonores des deux hommes.

Alors, Paul baissant la voix, demanda à sa mère si elle voulait rester seule, un instant, à la maison.

—Ah! je comprends, tu veux aller dire bonsoir à Jeanne?

—Vous avez deviné, mère.

—Tu l'aimes donc toujours, la petite?

—Oui, et j'espère bien l'épouser, l'an prochain, puisque je serai plus riche.

Il s'était levé et, après avoir embrassé sa mère, il était parti, sous les étoiles, pour aller souhaiter le bonsoir à Jeanne Thérien...

(A suivre)

Le ciel est pour ceux qui y pensent.

JOUBERT.

La piété est une sagesse sublime, qui surpasse toutes les autres, une espèce de génie, qui donne des ailes à l'esprit. Nul n'est sage s'il n'est pieux.

JOUBERT.

Au 2 septembre.

QUEBEC

Semaine fertile en événements importants, dans notre ville.

—C'est, d'abord, la belle et enthousiaste Convention—la première—des Unions nationales et catholiques, à l'Hôtel du Gouvernement, samedi et dimanche, veille de la Fête du Travail. Il est venu 150 Congressistes, de Québec et de toutes les parties de la province. Son Eminence le Cardinal Bégin était présent à la séance d'ouverture. On lui a présenté une magnifique adresse, exprimant la position claire et franche des ouvriers catholiques. Il a répondu en termes émus, se proclamant fier de voir une force nouvelle se lever au service de l'Eglise, et il a proposé aux ouvriers catholiques quelques tâches urgentes, notamment celle qui assurerait le respect et la sanctification du dimanche.

Sa Grandeur Mgr Roy, Auxiliaire de Québec, a été choisi comme aumônier de la Convention.

Les principales études ont porté sur les principes à proclamer et les principes à condamner touchant l'organisation ouvrière dans la province de Québec, sur les méthodes d'organisation à recommander ou à éviter, sur le récent rapport Crothers, qui est comme la formule de politique ouvrière arrêtée par le gouvernement fédéral, en vue de faire cesser les différends qui, depuis quelque temps, éclatent de toutes parts. Très importantes résolutions, dont une, entre autres, hostile à l'école gratuite, à l'uniformité des livres, à la "fréquentation scolaire" obligatoire, à l'école neutre et à la formation d'un ministère de l'Instruction Publique.

En somme, courageuse et opportune manifestation de clairvoyance et de foi, dont a raison d'être fier le Conseil Central National du District, initiateur de cette Convention.

—Demain, le 3, inauguration du monument à Louis Hébert, dans le jardin de l'Hôtel de Ville. Ce sera, outre l'apothéose de celui que Champlain appelle le "*premier chef de famille résidant au pays, qui vivait de ce qu'il cultivait*", et auquel M. Salone décerne le double titre de "*premier Acadien*" et de "*premier Canadien*", la glorification de la compagne de sa vie, Marie Rollet, et de son gendre, Guillaume Couillard, associés tous les trois sur le marbre qui rappellera à notre peuple la vie et la leçon d'attachement à la vocation agricole vécue et donnée par notre premier cultivateur et sa noble et courageuse famille.

L'inauguration du monument sera suivie, au Parc de l'Exposition, d'une démonstration en l'honneur de Marie Rollet, que le sculpteur canadien Laliberté a représentée très bien faisant la classe à ses enfants et se constituant ainsi première institutrice du pays.

—Cette fête patriotique, dont l'initiateur est M.

LES FAITS DE LA SEMAINE

l'abbé Azarie Couillard-Després, descendant de Louis Hébert et de Guillaume Couillard, ne pouvait mieux tomber que dans la grande semaine de l'Exposition Provinciale, commença

cée jeudi le 29 juillet, et qui revêt, cette année, un éclat des plus brillants.

Dès le lendemain de l'ouverture, fête émouvante dite "des jeunes agriculteurs" et remise solennelle de décorations à près de 300 jeunes garçons de 13 à 19 ans parmi ceux qui se sont fait un devoir d'aider cette année, aux travaux de la ferme. Excellent moyen, entre beaucoup d'autres, de faire aimer la terre, de la populariser et de remédier ainsi, dans une grande mesure, à la grève et à la désertion du sol!

—Nomination définitive par le gouvernement provinciale de M. le docteur Arthur Simard comme président du Conseil d'hygiène de la province.

—L'association locale des Vétérans de la Grande Guerre décide de fêter l'anniversaire glorieux de la Marne.

CANADA

—Ottawa donne les chiffres de l'enregistrement. Sur une population de 16 ans et plus estimée à 5,436,336 5,044,034 personnes (92.9 p.c.) se sont enrégistrées. Dans l'Alberta, le total atteint est égal au chiffre présumé de la population sujette à l'enregistrement, tandis qu'en Saskatchewan, ce chiffre a été dépassé. Voici donc le tableau par province: Nouvelle-Ecosse, 86.7; Nouveau-Brunswick, 90.6; Ile-du-Prince-Edouard, 88; Québec, 89.1; Ontario, 95.6; Manitoba, 92.5; Saskatchewan, 105.8; Alberta, 100; Colombie-Anglaise, 81.6.

—L'honorable docteur Henri Béland est l'hôte des directeurs des expositions de Sherbrooke et de Toronto.

A Sherbrooke, l'ancien ministre a fait appel à l'union de tous les Canadiens en vue de gagner la guerre. Parlant du facteur moral en guerre au Canada, il a déclaré: "*Cette force morale, je me crois justifié de le dire, n'a pas atteint toute son ampleur, parce qu'il y a eu certains malentendus et certaine indifférence. Pourquoi? Je l'ignore. Je ne suis pas ici pour justifier ou blâmer qui que ce soit. Mais je crois qu'il y a eu trop de violences de langage d'un côté comme de l'autre.*" Il a ajouté, courageusement et justement, que nous ne nous battons pas pour les puissances de l'Entente, mais pour notre propre pays, et que l'on s'abuse, si l'on croit autre chose.

A Toronto, M. Béland, après avoir répété son observation ci-haut touchant l'appoint moral en guerre, a expliqué quelle mentalité prévaut dans l'une et l'autre provinces respectivement. Dans l'une, l'Ontario, les Canadiens ont des parents de l'autre côté.

Dans l'autre, ce sont des Canadiens fixés ici depuis trois siècles. Mais l'ancien ministre regrette qu'il y ait eu l'absence d'"une bonne campagne d'éducation et de persuasion" dans Québec.

—A la même exposition de Toronto, lord Shaughnessy, président du Pacifique-Canadien, attire l'attention, en se déclarant prêt à accepter la nationalisation de tous les chemins de fer canadiens, si le peuple le veut. Même le Pacifique!...

—Retour des journalistes canadiens en visite en Angleterre et en France, où ils ont pu voir à l'œuvre et à l'épreuve—c'est une expérience qui en valait la peine!—notre métropole, dont l'effort gigantesque mérite de n'être pas méconnu, et notre toujours héroïque ancienne mère-patrie.

—Fin de la menace de grève de la part des télégraphistes du service commercial du Pacifique-Canadien. Les grévistes en puissance acceptent de soumettre leurs griefs au sous-comité du Travail de la Commission de Guerre des chemins de fer.

—Remaniements ministériels dans l'Alberta. M. Charles Stewart est toujours premier ministre. M. J.-R. Boyle prend le portefeuille de procureur-général, à la place de M. C.-W. Cross, démissionnaire à la demande du premier ministre, et notre compatriote M. Gariépy abandonne celui des Affaires municipales aux mains de M. A.-G. McKay, pour devenir Secrétaire de la province.

—M. R.-A. Fowler, conservateur, est élu par acclamation député du comté de Lennox à la Législature de Toronto.

—Le nouveau ministre de l'Instruction Publique ontarien, M. le docteur Cody, revendique, dans un discours à Toronto, ce qu'il appelle les "*droits des enfants*", qu'il résume ainsi: droit de naître et d'être bien né, droit de vivre, droit d'être protégé, de jouer et de recevoir une bonne éducation. "*Le mot d'ordre de la génération nouvelle, a affirmé l'orateur, ce sont les droits de l'enfant. La révolution française a vu la lutte pour les droits de l'homme; durant la dernière génération, la question des droits des femmes a été au premier rang, et maintenant c'est le droit des enfants.*"

Vaine tirade, qui ne pouvait que défigurer des remarques sensées par ailleurs!

Retenons que le ministre doublement ministre a donné comme statistiques que la présence moyenne à l'école n'est que de 328,846 sur 560,345 élèves. A quoi sert donc une loi de "fréquentation scolaire"!

—A Montréal, Congrès annuel de l'Association du Barreau Canadien, aujourd'hui 2 et demain 3 septembre. M^{re} Jacobs développe son plan de législation sur les faillites. Avocats étrangers au programme: M^{res} Frédéric Allain, avocat à la Cour d'appel de Paris, H.-L. Carson, du Barreau de Philadelphie, Tsunejiro Miyaoka, de Tokio, lequel doit parler des progrès du gouvernement représentatif au Japon.

—Le hardi explorateur Stefansson, parti en 1913 vers les régions arctiques, s'en revient au Canada.

—Mort de M. Thomas Reynolds, un vieil instituteur catholique bien connu à Montréal.

ETATS-UNIS

—Mgr Michel Gallagher est transféré de Grand-Rapids à Détroit. Nouveaux évêques: Mgr Geo. Brady, à Baker-City; Mgr Christophore Byrne, à Galveston; Mgr Arthur Drossarts, à San-Antonio, au Texas; Mgr John MacNicholas, O. P., à Duluth; Mgr Jules Jeanmard, à Lafayette, diocèse érigé le 11 janvier 1918.

—Démission de M. Walter Hines Page, ambassadeur américain à Londres, pour cause de santé. Ce personnage représentait les Etats-Unis en Grande-Bretagne depuis le 21 avril 1913. Avant d'occuper ce poste, il était attaché à la rédaction du *World's Work*.

—Le sang coule à la frontière mexico-américaine, à Nogales, Arizona, entre soldats des deux pays. Il y a des morts et beaucoup plus de blessés, des deux côtés. Sujet de l'escarmouche: un conflit entre agents de douanes à propos d'un Mexicain. Ce sont les Mexicains qui ont commencé. Devant la menace d'invasion américaine, le gouvernement Carranza envoie le général Alias Calles, gouverneur militaire de Sonora, porter ses excuses et ses regrets à Nogales.

—Adoption définitive du nouveau bill d'appel militaire par le Congrès, vendredi. Les deux limites restent fixées à 18 et à 45 ans, avec classement différé quant aux cultivateurs. Signature par le président Wilson, samedi. On porte à 13 millions le chiffre des hommes affectés par cette nouvelle loi. Ce n'est pas une bonne nouvelle à apprendre à Fritz!

—Le secrétaire Baker organise et pourvoit de leurs titulaires deux sections nouvelles à la Guerre, les Munitions et l'Aviation.

—En vertu d'un compromis, la prohibition nationale aux Etats-Unis sera retardée du 1er janvier au 1er juillet 1919 et l'interdiction de la fabrication de la bière et du vin, du 1er novembre 1918 au 1er mai 1919.

—Les cent I. W. W. trouvés coupables récemment de conspiration pour empêcher l'exécution du programme de guerre américain sont condamnés à diverses peines variant de dix ans à dix jours de prison et de \$5,000 à \$20,000 d'amende.

—La Cour d'Amirauté exonère la Compagnie Cunard et reporte sur le gouvernement allemand la responsabilité légale et morale de l'odieuse crime commis par le commandant du sous-marin qui a coulé le *Lusitania*.

—Le docteur Slavko Grouitch, ministre serbe en Suisse, est nommé à Washington, en remplacement de M. Lioubomir Michailovitch, démissionnaire.

—Mort du sénateur Ollie James, du Kentucky.

ANGLETERRE

—L'arrivée de Samuel Gompers, président de la Fédération Américaine du Travail, est saluée par des éloges. C'est qu'il est connu que cette puissante Fédération, représentant la portion la plus considérable du monde ouvrier américain, est solidement derrière les buts de guerre du président Wilson et a refusé, sur ce point, de se compromettre avec le socialisme pacifiste, antisocial et révolutionnaire. De ce chef, on n'attend que du bien de la visite du leader ouvrier américain.

—Grève de la police à Londres. Elle affecte 10,000 constables, sur 22,000, et se règle samedi.

IRLANDE

—A la demande de John Dillon, T.-P. O'Connor réplique auprès du président Wilson au message de Carson et des chefs de l'Ulster. Il montre Carson s'acoquinant avec l'Allemagne et explique par la fortune et l'attitude du chef ulstérite l'attitude actuelle de l'Irlande.

De son côté, sir Horace Plunkett, président de la Convention irlandaise qui a siégé pendant si longtemps à huis clos en vue de trouver le joint pour faire passer le *Home Rule*, recommande l'octroi immédiat d'un tel régime à l'Irlande. Mais ses suggestions ne réussissent aucunement à mettre les intéressés d'accord.

—Le conseil municipal de Paris a décidé d'offrir une épée d'honneur au maréchal Foch, le glorieux et génial généralissime allié, sauveur de la capitale française. Jamais épée n'aura eu plus de sens et n'aura été mieux méritée!

—L'Académie des Sciences morales et politiques décerne le prix Audiffret de \$3,000 à M. Herbert Hoover, l'administrateur des vivres américain, pour services signalés en Belgique et dans le nord de la France, du temps que M. Hoover était contrôleur des vivres en territoire occupé, avant l'entrée en guerre des Etats-Unis.

RUSSIE

—Le gros événement est l'attentat commis contre la personne de Lénine, premier ministre bolchévik, vendredi, à Moscou, par deux femmes socialistes-révolutionnaires de gauche, qui s'étaient introduites auprès du personnage pour discuter de l'embargo sur les expéditions de denrées alimentaires. L'assailante a été arrêtée. Une première nouvelle disait Lénine mort des blessures reçues. Elle paraît cependant prématurée.

Il y a longtemps que Lénine et Trotzky ne se savent plus en sûreté et que l'Allemagne elle-même s'attend à un "*changement de scène*" du côté russe. Mais il faudra autre chose que le socialisme révolutionnaire de gauche pour sauver la Russie!

A Moscou, les contre-révolutionnaires (lisez révolutionnaires de gauche opposés aux révolutionnaires en possession d'état appuyés jusqu'ici par l'Allemagne) gagnent constamment du terrain auprès des ouvriers.

Plus sérieux paraît le mouvement dessiné par le nouveau parti monarchiste constitutionnel et démocrate (quel mélange tout de même!) dont le chef est le professeur Paul Milioukoff, l'ancien ministre des Affaires étrangères. Ce parti s'intitule *Ligue pour la Renaissance de la Russie*. Il se propose d'établir provisoirement une dictature, confiée à Siwoukoff, lequel à la fois crie: Guerre aux puissances centrales! et veut indemniser les propriétaires fonciers dépossédés de leurs terres. Excellente réaction extérieure et intérieure!

Cela repose des sinistres folies commises par le Comité central des soviets, telles que l'abolition de toute propriété privée foncière dans les villes de plus de 10,000 âmes et l'annulation des hypothèques de plus de 10,000 roubles...

—On sait maintenant que le tsarevitch Alexis a été lâchement assassiné, peu de temps après son père, d'un coup de revolver...

—Autre nouvelle, passablement intrigante: le coup d'Etat du dictateur Horvath, en Sibérie, lequel a pris sous lui le général Pleshkoff et les forces russes en Sibérie et en Mandchourie. Horvath a dès le commencement donné du fil à retordre au gouvernement dit provisoire de Vladivostok. Les Alliés et les forces alliées ne veulent pas reconnaître ce coup de main. Mais ils sont en présence d'un coup monté et auraient là un fidéi-commissaire secret de l'Allemagne, que nous n'en serions pas autrement surpris...

—Les Alliés établis à Arkhangel prennent la peine de démentir Lénine et Trotzky, à propos des buts de guerre alliés en Russie. Ils répètent qu'ils ne sont pas venus en ennemis, mais comme aides aux éléments patriotes qui gémissent de l'anarchie domestique et de l'assujettissement, nullement prescrit, à l'étranger.

—Départ du consul japonais de Moscou. Les représentants alliés seraient tous partis.

—Moïse Uritzky, commissaire du peuple pour les Affaires intérieures à Pétrograd est lui aussi assassiné. Pareillement, les Gardes Rouges auraient tué l'archevêque et d'autres dignitaires orthodoxes à Riga.

—Pendant ce temps, l'Allemagne prend ses mesures et tâche de consolider, au moyen de traités supplémentaires, le traité de Brest-Litovsk. La Russie paie 6 billions de marks à l'Allemagne, *en compensation des pertes allemandes dues à la révolution russe!*

Il est décidé que Guillaume d'Urach, un prince allemand, sera roi de Lithuanie, avec capitale à Vilna.

AILLEURS

—Tous les Grecs à l'étranger faisant partie des classes de 1905 à 1910 sont appelés sous les armes.

Les Marsouins au feu

(Notes d'un aumônier militaire)



APPELÉ dès le premiers jours de la campagne, comme aumônier titulaire d'une des divisions du Corps d'armée coloniale, je n'ai eu depuis ce temps qu'à remercier la divine Providence de m'avoir fait cet honneur et de m'avoir accordé tant et tant de consolations au milieu de mes chers et vaillants marsouins. Car si ces braves, dont les journaux ont dû vanter si souvent l'héroïsme et l'entrain, ont été pour tous un véritable exemple d'endurance, de ténacité, de valeur, je crois pouvoir ajouter qu'ils ne se sont guère laissé dépasser par les autres troupiers français sous le rapport de la foi et du courage chrétien, et ce serait un volume important qu'il me faudrait écrire, si je voulais réunir tous les traits admirables dont j'ai été le témoin ému et fier de la part de mes fils d'ici.

Vivant encore sur une vieille réputation, l'infanterie coloniale au début de cette guerre ne pouvait être pour beaucoup qu'une réunion de têtes brûlées auxquelles venaient s'adjoindre des disciplinaires dangereux et sans scrupules. Mais voici qu'au lieu de tout cela j'ai trouvé, moi qui les avais déjà connus en Extrême-Orient, un Corps d'élite, composé de braves gens, rassemblés là de tous les points de la France, sous la conduite d'officiers merveilleux, pleins d'entrain et forts surtout par un admirable esprit de sacrifice.

C'est là d'ailleurs le secret de la valeur au combat de nos coloniaux; des cadres magnifiques prêts à tous les dévouements et à tous les héroïsmes, sans calcul.

J'ai rencontré pour ma part, dans mes quatre régiments, des Bretons têtus dans leur foi simple, des Normands fiers de leur catholicisme, des Vendéens opiniâtement fidèles à leurs principes chrétiens, des Gascons et des Basques pieux et constants, des Parisiens formés au zèle et à l'apostolat dans les plus vivantes œuvres de la capitale, tous édifiants, dont le bon exemple et l'influence bienfaisante m'ont puissamment aidé dans mon ministère près des indifférents. Je puis affirmer que pendant ces douze mois de campagne avec le C. A. C., je n'ai jamais rencontré dans ce milieu des coloniaux si injustement décrié, la moindre hostilité, ni eu à souffrir du moindre manque de respect pour la sainte Eglise que je représente ici.

Aux cantonnements, aux ambulances, dans la tranchée, tous accueillent toujours avec une bienveillance et une déférence touchantes "leur" aumônier.

Seul aumônier dans la division pendant de très longs mois (j'ai pu depuis placer quelques prêtres soldats dans nos régiments), je me suis appliqué à procurer aux uns et aux autres les secours de mon ministère, malgré les soucis d'une ambulance chirurgicale importante qui retenait presque tout mon temps. Grâce à d'aimables complaisances, je pus souvent, certains matins de dimanche, célébrer la sainte messe dans deux cantonnements et prêcher dans d'autres, visitant ainsi en automobile les quatre régiments confiés à mes soins. La messe ici se célébrait dans une église trop petite, là dans une grange plus grande, plus vaste, transformée déjà en salle de lecture et de réunion et dans laquelle je réunissais à chaque office de 300 à 500 chrétiens admirablement recueillis faisant partie de la ...e brigade coloniale, à D...

Pour donner de la solennité aux offices, les concours ne manquaient pas. Des artistes de renom comme D..., premier flutiste de l'Opéra; H..., hautboïste fameux, et d'autres premiers prix de Conservatoire, se faisaient un bonheur de m'offrir leur talent pour le culte.

Certaine après-midi, surtout, me réserva l'émotion la plus douce. Dans un coin de la salle, nos musiciens préparaient la messe du lendemain; dans le même local, près de là, des décorateurs de grand goût combinaient les dessins dans des draperies et des verdure jolies destinées à orner l'autel de campagne, pendant que silencieusement, pieusement, un prix de Rome de sculpture M. Févola, ébauchait dans la cire, la plus pure des

vierges, douce comme la Mère des Douleurs, fière comme la Reine des Victoires (1). Cette statue était destinée d'ailleurs à un humble sanctuaire voisin, témoignage délicat de la dévotion de nos marsouins pour leur Mère aimée et dont voici l'origine touchante:

Au milieu d'un terrain déjà battu par les obus, à proximité de la ferme isolée d'A... nos marsouins, débrouillards et pratiques, ont édifié un véritable village africain. Tatas, cases soudanaises: tous leurs souvenirs de l'architecture primitive des noirs, ils les ont fixés dans ces champs avec des claies de branchages et de la terre pétrie.

Le commandant d'un bataillon qui occupait ces

1—Sur le socle en bois de la stature on lit : Les marsouins à la Reine de la Victoire. B... duce. M. Souris, milit. capellan, bened. Févola sculp. 1915.



abris après la relève des tranchées, protestant d'une droiture et d'une loyauté parfaites, une des plus belles figures rencontrées par moi au cours de cette campagne, me pressait souvent d'aller voir ses hommes, Bretons ou Vendéens authentiques, pour les entretenir dans leur belle foi et pour leur donner le soutien et la force de nos puissants sacrements.

Ayant donc une fois formulé le désir de pouvoir dresser un petit abri pour l'autel portatif que venait de m'envoyer justement l'œuvre de Notre Dame de Salut, je vis, à l'aube d'un beau jour, surgir au milieu du village une coquette chapelle toute simple dressée à la hâte avec quelques pauvres planches, mais couronnée d'un clocher gracieux, d'une certaine audace, et tout gai, sur le clair du matin.

Le sanctuaire d'A..., était fondé et je le dédiai ce jour même à Notre-Dame des Victoires, après la première messe que j'y célébrai avec reconnaissance devant une assistance sérieuse de troupiers heureux et fiers de "leur" église.

La basilique devint vite légendaire dans le secteur et dans tout le Corps d'armée. Plus d'un appareil photographique s'aventura pour la croquer sous toutes ses faces. A mon insu, elle eut même un jour les honneurs d'un de nos grands quotidiens illustrés (2), avec cette légende d'ailleurs toute de vérité : Petite sœur de la cathédrale de Reims, elle peut être détruite demain, mais a contenu autant de ferveur que la basilique.

Un général fameux, des officiers nombreux comme aussi tant de nos héros morts depuis dans la gloire, s'y arrêtèrent, et un des humbles offices qui y furent célébrés inspira à un médecin-major, de mes bons amis, cette poésie délicate :

UNE MESSE SUR LE FRONT

A mon ami l'abbé Souris.

*L'aumônier leur a dit: "Je serai là dimanche,
Je vous dirai la messe". Alors, ils sont heureux.
Ils auront sur le front leur prêtre tout près d'eux,
Et pour faire un autel ils ont dressé des planches.*

*Dehors, dans la vallée, en tressant quelques branches,
Ils ont fait un portique en l'honneur de leur Dieu,
Et des larmes de joie ont coulé de leurs yeux
Quand ils ont pu trouver quelques dentelles blanches*

*Et puis pour cet office ensemble ils sont venus.
Notre bon aumônier les a tous reconnus ;
Calme, il prie avec eux, les bénissnat d'une geste.*

*Ils ont l'âme légère et chantent sans remords,
Libres sous le ciel bleu, tous ces héros modestes,
Humbles devant leur Dieu, mais grands devant la mort.*

5 avril 1915.

GEORGES DAO.

Enfin quoique sans art, cette lettre n'est guère moins touchante, que je viens de recevoir d'un de mes "charpentiers de Marie", que je retrouvai blessé dans l'héroïque affaire de V.-S.-T., en main dernier.

Je la transcris ici sans changement, tout son charme résidant dans sa simplicité :

Vichy, 8 juin 1915.

Mon cher Aumônier :

Vous pouvez vous dire souvent peut-être que bien des hommes quand ils sont un peu éloignés pour le moment des accidents du fléau, qu'ils oublient leur promesse faite sur le champ de bataille à leur aumônier, parce qu'ils sont à chaque moment en danger de mort ; il n'en est pas ainsi de moi des promesses que je vous ai faites, avec mon ami D... dans la chapelle de Notre-Dame des Victoires à D...

A n'importe quel moment ou distance que je me trouve, je n'oublierai jamais, mon cher aumônier de la 3e division coloniale, des aimables paroles et de l'espérance que vous avez toujours donnée à tous (et si l'on ne pouvait se revoir dans les circonstances communes nous sommes connus, nous nous reverrons toujours à Lourdes comme il était convenu. Depuis que je vous ai quitté, après mon pansement à B... je suis à Vichy. J'espère pouvoir montrer à mes parents notre chapelle que j'ai regretté de ne pouvoir finir.

CAMILLE D...

à Cujan-Mesrtas (Gironde)

Et cet autre passage d'une lettre aussi très typique:

Vichy, Hotel Lututia, 1er juin

Monsieur l'aumônier,

Permettez-moi de vous envoyer deux mots, car quoi qu'éloigné de la 3e division coloniale, mon esprit se rend souvent au milieu des bons amis de B. et de M... et près de vous. Le bon abbé sergent C... m'a annoncé dernièrement, avec joie, le lieu et la situation de ses débuts dans le ministère et il se dit très honoré d'avoir été installé par vous, et d'avoir été nommé chapelain d'A... !

C'est que pour récompenser mes chers fils de la ...e brigade qui construisirent pour leur Dieu la petite chapelle, je leur ai procuré un "chapelain".

Et c'est dans ce temple simple et fervent que mon jeune confrère, ordonné prêtre à la déclaration de la guerre ou peu auparavant, a inauguré son ministère "curial" au milieu des paroissiens les plus pieux, les plus dociles... et les plus vaillants que je connaisse pour la défense de Dieu et de la patrie.

MARCEL SOURIS.

Aumônier militaire.

2—Excelsior, 7 juin 1915.



PENDANT LA BATAILLE



LES voilà donc encore revenus, les jours tragiques qui vont décider non seulement du destin de la France, mais encore du sort du monde et de l'avenir spirituel de l'humanité ! Si la France était vaincue, si la sainte alliance des peuples libres devait capituler devant l'Allemagne triomphante, c'en serait fait de nos raisons de vivre. Dans ce monde mauvais, soumis à la loi implacable du plus fort, il n'y aurait plus de place pour les sensibilités généreuses. En vérité, cela n'est-il point, métaphysiquement et moralement, impossible ? Et je m'excuse comme d'un blasphème, d'avoir osé envisager cette sinistre éventualité.

* * *

Songez plutôt à tous ces braves enfants qui combattent et qui meurent pour nous. Comme on voudrait être auprès d'eux, pour faire le coup de feu avec eux, pour risquer sa vie avec la leur, tout au moins pour recueillir leurs dernières volontés et leur dernier soupir, pour les aider à consommer leur sacrifice ! Quelle tristesse, accompagnée de regrets et presque de remords, de se sentir oisif, inutile, perdu pour le grand devoir qui aujourd'hui seul importe ! Comme on se sent humilié de ne rien risquer, alors qu'eux, ils risquent tout !...

* * *

Du moins aidons-les, ces enfants de France, si braves et si simplement modestes, et, à notre manière, collaborons à leur œuvre de salut. Nous le pouvons. Ne nous contentons pas de penser à eux avec gravité, avec piété, avec l'émotion attendrie que méritent leur générosité et leur héroïsme. Qu'il ne nous suffise pas de leur faire sentir l'âme de la France tout entière tendue vers leur effort. La prière, l'ascétisme nous sont des moyens d'action, dont la foi nous garantit l'efficacité. Est-il même indispensable d'avoir la foi pour les mettre en pratique ? Il suffit de douter.

Si le ciel est désert, nous n'offensons personne.
Si quelqu'un nous entend, qu'il nous prenne en pitié !

Quand il serait prouvé que l'épisode biblique de Moïse priant sur la montagne, tandis que les Hébreux combattent dans la plaine contre les Amalécites, ne serait qu'une légende, qu'un symbole, ce serait un symbole chargé de sens. La victoire sera au peuple qui sera le plus pur et qui saura le mieux prier.

* * *

Si le propre du satanisme est d'aimer le mal pour le mal, on peut dire que l'Allemagne est une nation véritablement satanique. Elle a pour désigner cette

déconcertante disposition d'âme un mot à peu près intraduisible, *schadenfreude*, la joie de faire souffrir. Et c'est ce qui explique que cette effroyable guerre a été pour elle plus qu'une affaire, qu'elle croyait lucrative, et où elle a engagé ses plus grossiers intérêts matériels ; ç'a été un moyen de satisfaire et d'assouvir tout le sadisme sanguinaire de la race. Quand on songe à tout ce que la lugubre tragédie qu'elle a déchaînée depuis quatre ans a déjà entraîné de deuil, de misères, de souffrances de toute sorte, on peut dire que, depuis les origines de l'humanité, l'Allemagne est de tous les peuples celui qui a le plus contribué à augmenter la somme de la douleur dans le monde.

* * *

Parmi les généraux allemands qui se battent contre nous, il y en a au moins deux, — von Hutien, von François, — qui sont d'origine française ; et ce ne sont pas, hélas ! les plus médiocres. On serait curieux de savoir si, dans le secret de leur cœur, leurs morts ont quelquefois parlé en faveur de la vieille patrie délaissée. En tout cas, la Prusse, n'en doutons pas, conformément à ses traditions séculaires, à "profité" copieusement de leurs talents militaires, et elle utilise contre nous avec une joie sadique ces forces françaises qui sont venues à elle.

* * *

Vous rappelez-vous le Paris de la première bataille de la Marne, si admirable de dignité simple, de bravoure tranquille et modeste ? Il avait évacué les bouches inutiles, il avait vu fuir la tourbe cosmopolite qui l'encombre d'ordinaire, et, rendu à sa vraie nature, tout à son labeur quotidien, il espérait et il attendait. Pas un éclat de voix, pas un mot emphatique ; mais une sorte de gravité recueillie et presque souriante, et cette "tranquillité dans le tragique" qui a si vivement frappé tous les étrangers, témoins de notre vie guerrière. L'atmosphère morale qui planait sur le Paris de 1914, c'était exactement celle que l'on respire dans nos plus belles tragédies classiques.

Nous venons de revivre des journées analogues, des journées au total qu'on est fier d'avoir vécues. Tandis que les hordes barbares, une fois de plus, s'empresment au fatidique rendez-vous des champs catalaniques, le nerveux et vibrant Paris, sûr d'être défendu "jusqu'au bout" par les héroïques soldats dans lesquels il a mis sa confiance, Paris sans s'émouvoir poursuit sa tâche, avec cette bravoure élégante et discrète qui est le signe d'une race bien née, et qui contraste si fortement avec les lourdes rodomontades tudesques.

* * *

Oui, certes, la guerre est effroyablement longue et dure; elle l'est pour nous tous, combattants ou non combattants, car quel est celui d'entre nous qui n'a pas, depuis quatre ans, pleuré sur des êtres très chers, et qui, encore aujourd'hui, n'a pas des parents, des amis engagés dans la sanglante mêlée? Et pourtant, si l'on ose s'élever au-dessus de ces douloureuses contingences individuelles, ne sera-t-il pas permis de dire qu'il vaut mieux que la guerre n'ait pas été courte? Supposons par exemple que les Allemands eussent fait la paix après la Marne, même en nous restituant l'Alsace-Lorraine et en nous payant une indemnité de guerre, que serait-il arrivé? La victoire nous aurait paru trop facile, et nous nous serions de nouveau abandonnés à notre confiance, à notre insouciance naturelles. N'ayant pas "réalisé" l'immensité des ambitions et des perfidies allemandes, nous n'aurions pas vu le danger que nous avions couru. Et nous aurions laissé l'Allemagne préparer dans l'ombre sa vengeance et, prenant cette fois toutes ses précautions, organiser et machiner une nouvelle guerre plus formidable encore que celle dont nous sommes aujourd'hui les victimes — et peut-être plus désastreuse.

* * *

A mesure que la guerre — plus rapidement peut-être qu'on ne pense — se rapproche de son dénouement, elle revêt de plus en plus nettement les caractères qu'elle avait à ses débuts. Or, on a pu croire que la guerre avait été beaucoup d'autres choses; mais elle redevient ce qu'elle a été dans les tout premiers mois, ce qu'elle est peut-être tout au fond: un duel franco-allemand. Et c'est ici le cas de rappeler les lignes émouvantes que, dans un célèbre article du *Times*, un écrivain anglais, M. A. Clutton Brock, après la Marne, a écrites à la gloire de la France: "C'est la haute et dure destinée de ce pays d'être la nation gardienne; et ce n'est pas un simple accident, car la France est le trésor le plus haut que ces barbares conscients voulaient détruire." Aujourd'hui, comme en septembre 1914, attendant l'issue de ce duel à mort, "le monde retient sa respiration."

* * *

Aujourd'hui, comme il y a quatre ans, sur les champs de bataille de la Marne, ce ne sont pas seulement deux armées qui se heurtent dans une formidable étreinte; ce sont deux peuples; ce sont deux races; ce sont deux conceptions de la vie; ce sont presque deux religions: d'un côté la religion de la force brutale, cette religion du "vieux Dieu allemand", farouchement individualiste, uniquement vouée à la justification, à la glorification de l'intérêt national le plus étroit et le plus grossier, et qui n'a guère changé depuis les anciens Barbares, sanglants adorateurs d'Odin; de l'autre, la religion du droit humain, religion vraiment catholique, c'est-à-dire universelle, que le chritinisme et la

vieille Rome nous ont léguée, et qui, dans nos pays latins et anglo-saxons, ne connaît guère d'incrédules. De cette religion les héros de la Marne ont été et sont encore les nouveaux croisés.

VICTOR GIRAUD.

Le Gaulois

TRIBUNE DE NOS LECTEURS

UN COUP DROIT

Montreal, Sept. 1 1918.

The Editor, "La Vie Canadienne"

Monsieur,

The article of M. Ferdinand Roy in your issue of August 8th on "La guerre de races et l'autre" was rather long, and I have only just had the opportunity of reading it in full. I feel bound to write and say how much I admire that article. With some of the opinions of M. Roy I am not in agreement, but that does not matter. We do not need to have unanimity of opinion on all questions of politics and history before we can be a united people. With the greater part of M. Roy's article I do agree, and he has stated with great eloquence the principles which unite us in devotion to our common country whether we be French or English. Our duties as Christians and patriots require us to work for greater unity and not for divisions. This does not mean that we are to blind ourselves to unpleasant facts; or that we are to abstain from all protests against injustices and grievances. We can claim our rights at the same time that we perform our duties. M. Roy refers to "The Orange Sentinel". There is no limit to the foulness of that paper in dealing with things French-Canadian or things Catholic. "The Orange Sentinel" has, I am sorry to say, some influence in Canada, but it has no prestige. It is a disreputable paper that a decently educated Protestant would only read when nobody was looking. It has no public sale through stores or news-stands, but depends entirely on mail subscribers and its agents in the lodges. Its circulation is not great, being many thousands less than that of an English-speaking Catholic weekly like "The Catholic Record." The men of good-will and good sense in all parts of Canada are more powerful than the fanatics and the bigots. Such words as those of M. Roy will have the assent of multitudes.

With all good wishes to *La Vie Canadienne*.

Yours sincerely,

H. SOMERVILLE.



Pourquoi vous devez employer nos Bardeaux d'Amiante

PARCE qu'ils constituent un placement d'une nature permanente.

PARCE qu'ils sont entièrement à l'épreuve du feu, de la gelée et des autres éléments.

PARCE qu'ils coûtent meilleur marché que la tôle, qu'ils ne nécessitent pas de réparation, qu'ils n'ont jamais besoin de peinture.

PARCE qu'ils s'améliorent en vieillissant.

PARCE qu'ils sont INDESTRUCTIBLES



Avant de faire le choix d'une couverture, demandez nos Catalogues et nos Echantillons.

La Cie Manufacturière d'Amiante

78, rue St-Pierre, - Québec.

La Vie Canadienne

remercie tous ceux qui l'accueillent avec une bienveillance de plus en plus encourageante.

La Vie Canadienne

pour répondre à ces encouragements de ses lecteurs et de ses collaborateurs, dont le nombre et la qualité vont aussi s'augmentant, s'efforcera de devenir de plus en plus intéressante et utile pour ses lecteurs et pour la cause sacrée de la patrie à laquelle elle s'est consacrée.

La Vie Canadienne

publiera prochainement les articles de nouveaux et distingués collaborateurs sur des sujets de grand intérêt pour tous ses lecteurs.

La Vie Canadienne

est en vente dans les principaux dépôts de journaux du Canada, particulièrement à Québec et à Montréal, au prix de 10 cents le numéro. Le prix d'abonnement est de quatre piastres par an avec prix de faveur, trois piastres, pour le clergé, les instituteurs et les étudiants.

ADRESSEZ :

LA VIE CANADIENNE

30, RUE DE LA FABRIQUE, QUEBEC.